

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE POUR
LA JEUNESSE

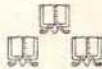
L'OISEAU BLEU

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

Rédaction et administration, 1182, rue Saint-Laurent
Montréal, Canada

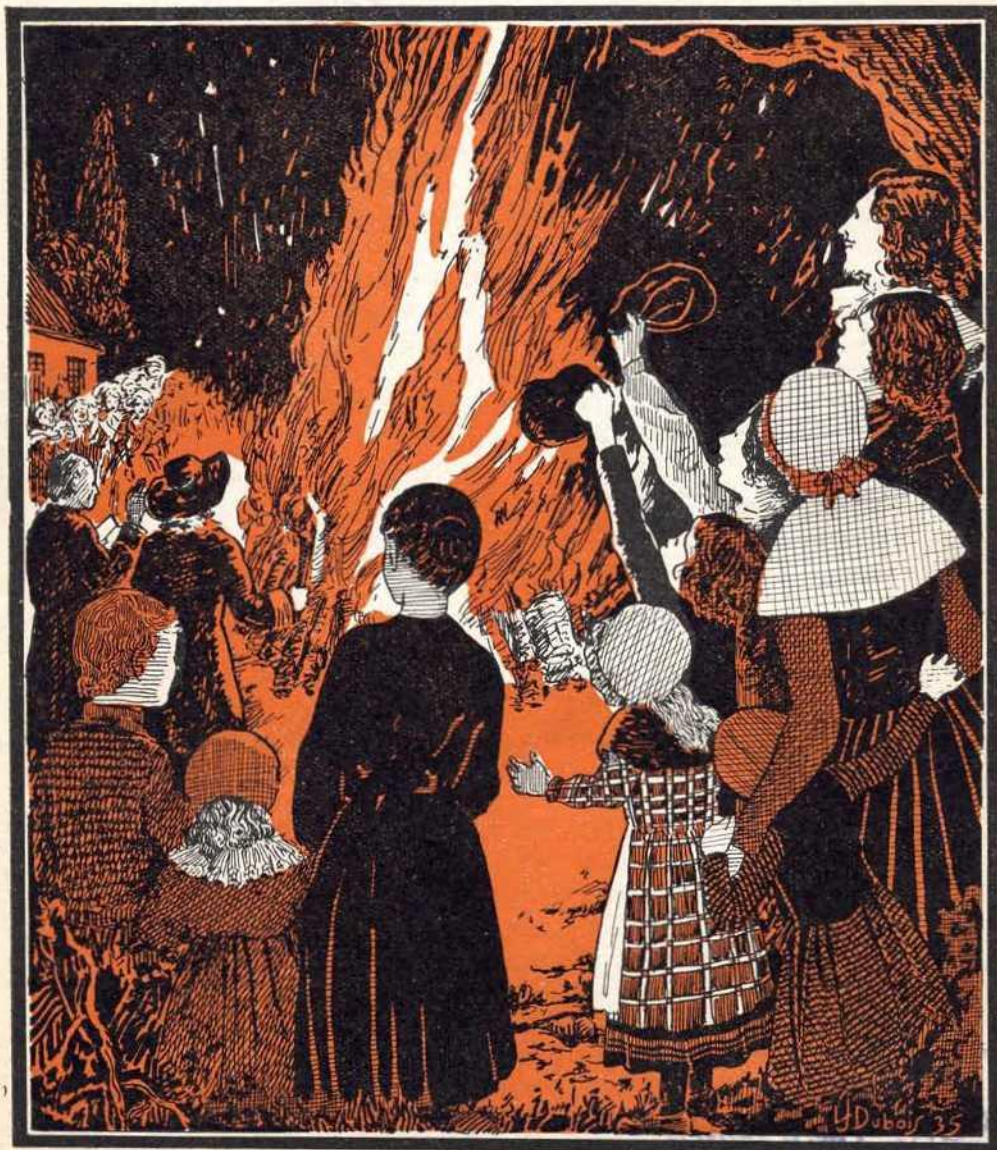


Abonnement: Canada et Etats-Unis: \$1
Conditions exceptionnelles aux collèges, couvents et écoles
Téléphone: PLateau 1131



VOLUME XVI — Nos 11-12 MONTREAL, JUIN-JUILLET 1936

Le numéro: 10 sous



LE FEU DE LA SAINT-JEAN



La Patrie



*Enfant, sais-tu pourquoi j'aime tant la Patrie,
Et que, pour la sauver, je combats et je prie?...
Pourquoi je la vénère et l'acclame partout?...*

Oh !... la Patrie... enfant, pour moi, vois-tu, c'est tout !...

*De nos vaillants héros c'est l'histoire immortelle,
C'est notre doux parler, la langue maternelle
Qui jadis gazouilla les chants de mon berceau.
C'est toute la jeunesse arborant le drapeau...
La gloire de nos preux qui m'enchantent et m'enivre,
Le toit où je suis né, le sol qui me fait vivre.
C'est le vieux cimetière où dorment les aïeux,
Les érables en fleurs sous l'azur de nos cieux,
Les clochers argentins, ... l'église vénérée,
Tout le pays natal... et la terre sacrée...
C'est la Nouvelle-France, objet de mes amours,
Le Canada français que j'aimerai toujours !...*

*Aime, enfant, comme moi, ta mère, la Patrie,
Sans fin, pour la sauver, lutte, combats et prie.
Car, la Patrie, enfant, pour nous, vois-tu, c'est tout !...
Vénère-la toujours, acclame-la partout !*

R. P. Georges BOILEAU, O.M.I.

LES DIX COMMANDEMENTS DE L'ÉCOLIER EN VACANCES

- 1 Ton catéchisme tu vivras continuellement;
- 2 Ta langue tu parleras toujours correctement;
- 3 Tes livres tu ne délaisseras que temporairement;
- 4 De sains exercices tu prendras quotidiennement;
- 5 De bonnes lectures tu feras assez fréquemment;
- 6 De bons compagnons tu choisiras soigneusement;
- 7 De tes parents les conseils tu suivras fidèlement;
- 8 Ton patriotisme tu pratiqueras toujours fièrement;
- 9 Tes sous tu épargneras ou emploieras nationalement;
- 10 CANADIEN FRANÇAIS tu seras tes vacances durant.

Ce que l'on grave sur le bronze...

MONTRÉAL RACONTÉ EN STYLE LAPIDAIRE

(Suite)

LES DERNIÈRES PLAQUES RAPPELANT LES SOUVENIRS DU RÉGIME FRANÇAIS

L'oncle Etienne et ses jeunes parents marchaient lentement et en silence dans la rue Notre-Dame. Ils venaient de traverser la bruyante rue McGill.

— Oncle, dit soudain Marie, notre silence est tout un hommage. Nous nous disons que pour la dernière fois, d'ici à l'automne, nous accomplissons, sous votre direction, un intéressant pèlerinage historique.

— Merci, belle nièce.

— Je pense comme Marie, s'empressa d'appuyer Hélène.

— Nous aussi, nous aussi, s'exclamèrent François et Thérèse.

— Je n'aime pas beaucoup l'automne, souligna Thérèse, mais je le voudrais tout proche, à cause de nos promenades. Nous y apprenons si bien l'histoire de Montréal.

— Quel héroïsme, petite! fit l'oncle en riant. Raccourcir ce qui est déjà trop court: un été canadien.

— Nous ne la prendrons pas au mot, ajouta Hélène. Ah!... vous vous arrêtez, oncle?

— Je vois une plaque à l'angle des rues Notre-Dame et Ste-Hélène. Hâtons le pas, Thérèse, nous nous préparerons à prendre des notes tout de suite, dit François en s'affairant.

— Allons! acquiesça Thérèse.

— Nous vous suivons au pas des gens raisonnables, fit l'oncle.

— C'est à l'angle sud-est ou sud-ouest?

— Marie, dit Hélène en riant, s'oriente toujours avec peine.

— C'est de la sagesse. Chercher à bien s'orienter quand on est jeune, s'en inquiéter sans cesse, c'est le moyen de ne pas s'engager à la légère sur le chemin de la vie. Mais... je prêche, pardon. Nous voici d'ailleurs à l'angle *sud-est* des rues Notre-Dame et Sainte-Hélène. Lis la plaque, Hélène, le nom de cette dernière rue t'impose ce tribut d'amabilité.

— Voici, cher oncle... mais elle est en langue anglaise...

— C'est vrai. Je vais la traduire, reprit l'oncle: *Ici se dressaient jusqu'en 1866 l'église et le monastère des Pères Récollets. Les Anglicans occupèrent ces édifices de 1761 à 1789 et les*

Presbytériens de 1791 à 1792. Ils passèrent ensuite aux Irlandais catholiques, qui les occupèrent de 1825 à 1847. Ces édifices avaient été construits en 1693.

— Thérèse, dit François, n'oublie pas ta note sur les plaques qui ne sont pas bilingues. M. Massicotte doit connaître toutes celles qui sont dans ce cas, toutes, sans exception.

— Tu sais bien, François, que j'ai bonne mémoire, aie confiance sans toujours me le redire, répliqua Thérèse.

— Vous avez la parole, oncle, dit Marie.

— Les Récollets, ces premiers missionnaires de la Nouvelle-France, eux, qui, sous Champlain, dirent la première messe jamais dite sur l'île de Montréal, le 24 juin 1615...

— Oui, oui, j'y suis, ce fut près de chez nous, cria François, dans l'enthousiasme, ce fut au bord de la Rivière-des-Prairies... Oh! pardon, cousin, je vous ai interrompu, finit François, tout confus, en voyant rire ses compagnons.

— Bravo! François, dit l'oncle, tu as comme moi une grande affection pour ces religieux qui aimèrent tant le Canada, jadis. Mais je continue... Les Récollets donc, qui étaient revenus au Canada en 1670, après une absence de quarante et un ans, songèrent à s'établir à Ville-Marie presque tout de suite, à la grande satisfaction des Montréalais. Mais ce ne fut qu'en 1681 qu'ils y obtinrent une concession, qu'en l'année 1692 que l'on parla de bâtir église et monastère, sur un autre terrain, sur celui-ci, mes enfants.

— Mais, cousin, remarqua très respectueusement Thérèse, la plaque historique tout à l'heure parlait de l'année 1693, au sujet des édifices construits par les Pères.

— Je crois que 1692 serait préférable, comme en témoigne une brochure documentaire que j'ai lue à votre profit et au mien hier soir. Cette étude est intitulée: *L'Etablissement des Récollets à Montréal, 1692*. Elle est signée par un Franciscain érudit que votre parent a d'excellentes raisons d'admirer: avec quelle science et conscience il aborde toute question historique! Le Père Hugolin, à la page 34, cite une lettre de Frontenac, écrite en octobre 1692, où l'on voit confirmer cette dernière date et non celle de 1693. Ecoutez, ma brève transcription, sur fiche, car j'ai pensé que Thérèse la réclamerait pour son calepin, n'est-ce pas, petite?

— Oh! oui, cousin, fit celle-ci, toute fière de voir son parent la traiter presque en future historienne.

— M. de Frontenac écrivait donc aux Récollets de Paris: "Votre établissement de Montréal... s'est fait comme par miracle, puisqu'on peut dire que c'en est un de vous y voir *en deux mois* plus commodément établis que vous ne l'êtes à l'hospice de Québec et avec un si grand emplacement et un si beau jardin que dans peu vous en pouvez faire un aussy beau couvent qu'il y ait en France dans aucune de vos provinces. Il est vrai que le Père Joseph Denis a esté le coopérateur de cette merveille."

— Le supérieur du monastère, je suppose, ce Père Denis?

— En effet. Il fut le premier prêtre récollet canadien, étant né aux Trois-Rivières, en 1657, fils de Pierre Denis de la Ronde et de Catherine Le Neuf. "Il était doué de précieuses qualités", dit le Père Hugolin. Oui, sa bonté, sa cordialité, son amour de la paix, joints à son esprit d'initiative, aidèrent beaucoup à l'installation rapide des Récollets à Montréal. En outre, le Père comptait des parents influents à Montréal. Il était le frère de Madame Claude de Ramezay, née Denis (Charlotte), le neveu de Madame de Gannes de Falaise, née Denis (Beube), veuve distinguée d'Antoine de Pécaudy de Contrecoeur... le neveu aussi de la Soeur Catherine Denis, de l'Hôtel-Dieu. Mais qu'as-tu, Thérèse? Tes yeux brillent, ta bouche s'entr'ouvre...

— Cousin, c'est que je pense à la belle histoire de Louise de Gannes de Falaise, une petite fille de mon âge, vous le savez. Elle était la petite cousine du Père Denis. Elle m'a été racontée souvent, cette histoire, à François aussi.

— Eh bien! dis-nous en deux mots ce qui en est, demanda Hélène. Marie et moi nous ignorons ce trait. Vous permettez, oncle?

— Certes!

— Oh! ça ne sera pas long à raconter. La petite Louise de Gannes, ayant entendu M. le curé, à Notre-Dame, demander à tous, tous, d'aider aux bons Récollets à bâtir, elle eut l'idée de vendre sa belle poupée à une de ses amies et d'apporter à son cousin, le Père Denis, le fruit de cette vente, cinq à six sols. Il fut bien touché, bien ému de ce geste, le bon Père Denis, et... moi aussi. Je crois que Louise de Gannes me sera toujours chère, à cause de sa gentillesse et de sa charité.

— Merci, Thérèse. Ta narration met je ne sais quelle grâce autour des souvenirs que rappelle cette plaque...

— Il y a d'autres faits rapportés sur cette plaque, dit François.

— Oui, mais comme ils se passèrent sous le régime anglais, nous les laisserons dormir jusqu'à l'automne. Nous aurons à cette époque des raisons de revenir ici.

— Alors, où nous conduirez-vous, oncle? s'enquit Marie.

— Tout près, à l'angle des rues Dollard et Saint-Jacques. Nous y trouverons une plaque rappelant l'admirable fait épique du Long-Sault. De là, le nom de la rue Dollard. Evidemment, à cette époque, le monument du parc LaFontaine, oeuvre de sculpture digne de la mémoire des dix-sept héros de 1660, n'existait pas. Nous fûmes lents à marquer notre gratitude.

— Nous y voici, cria Thérèse. Qui lira la plaque?

— François, fit l'oncle en riant, c'est le jeune brave de notre groupe.

— Volontiers, dit celui-ci. Seulement, laissez-moi dire auparavant, à Thérèse, bien qu'elle n'aime pas cela, que cette plaque n'est pas bilingue. Vous en avez la traduction sur vous, cousin?

— En effet. Vous connaissez l'anglais, tous, mais au cas où vous auriez de la difficulté à déchiffrer la teneur des plaques, j'ai tout traduit d'avance. Voici ma fiche. Tu la remettras, après lecture, à Thérèse.

— Je lis, cousin:

"*Dollard des Ormeaux et 16 colons, 4 Algonquins, 1 Huron, sacrifièrent leur vie au Long-Sault en mai 1660 et sauvèrent la colonie.*"

— Tous ces hommes d'affaires qui passent près de nous, fiévreux et distraits, pardonnez-moi de faire à leur sujet un pauvre calembour, oncle, dit Marie. Mais je puis dire qu'ils songent aux dollars, mais jamais, jamais à Dollard, lequel, pourtant, mourut pour que nous vivions tous...

— Hélas! ma nièce, les âmes mercantiles sont légion, tandis que les âmes à la trempe héroïque "se comptent sur les dix doigts de la main, et il reste des doigts", comme le dirait encore si justement ici Son Eminence le Cardinal Villeneuve.

— Tiens, nous redescendons vers la rue Saint-Paul, oncle? dit Hélène.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais en effet à repasser lentement sur cette vieille rue du régime français. Tenez, par exemple, en bas de la rue Saint-Pierre, juste à l'angle de la rue Saint-Paul, longtemps on a vu une inscription rappelant le souvenir de Ro-

bert Cavelier de la Salle, que l'on croyait avoir été locataire, à cet endroit, d'une maison, louée le 15 novembre 1668, au sieur Robutel de Saint-André. Allons plus loin, vers l'est. Nous voici à peu de distance des Douanes, que l'on aperçoit à l'intersection des rues. Tout près d'ici habita le troisième gouverneur de la Nouvelle-France, Louis d'Ailleboust de Coulonges. Il fut toujours et d'abord un des fervents messieurs de la Société de Notre-Dame de Montréal. Excellent ingénieur et homme de grand courage, il vint s'établir ici dès 1643, avec sa femme, Beube de Boullongne, la première de nos femmes d'oeuvres. Marchons toujours... Nous voici près de l'emplacement où s'éleva la maison de Charles Le Moyne, où naquirent, par conséquent, ses illustres fils: Longueuil, Sainte-Hélène, Iberville, Bienville et les autres... La maison des Le Ber où vécut, enfant, Jeanne Le Ber, s'éleva pas très loin de la maison des Le Moyne. Poursuivons notre route... Mais je n'abuse pas de votre bonne grâce?

— Pas du tout! Au contraire... s'exclamèrent en chœur nièces et cousins.

— C'est vraiment le sol du très vieux Montréal que nous foulons en ce moment... Oncle, votre émotion patriotique nous gagne, dit Marie.

— Tant mieux!... Nous pousserons maintenant jusqu'à la Place Jacques-Cartier, où de glorieux souvenirs nous attendent. Il y avait, vers 1892, une inscription à cet endroit. Elle évoquait un tableau élégant et riant, à Montréal, quelques années avant la conquête. Supposons que cette plaque brève y soit toujours, que reverrions-nous? Au lieu des constructions peu intéressantes qui s'élèvent à l'angle des rues Saint-Paul et Place Jacques-Cartier, nous aurions devant nous un large manoir en pierre, entouré de beaux jardins. Ceux-ci s'étendaient au delà Place Jacques-Cartier. Dans les allées bordées de fleurs, où des arbres bien taillés donnent une ombre secourable, de grands seigneurs, vêtus de velours et coiffés de perruques poudrées, des femmes charmantes en robes de brocarts et en brodequins de soie devaient et riaient en se croisant. A travers les pelouses, des laquais, des valets, en livrées bleues et blanches, transmettaient des ordres. Mais près du perron d'honneur, quel groupe imposant s'était formé. Mais oui, l'on y voyait le marquis de Vaudreuil-Cavagnal, maître de ces lieux, gouverneur de la Nouvelle-France, qui, accueillant le courtois et un peu mélancolique général Louis-Joseph, marquis de Montcalm-Rozon. Lévis l'accompagnait avec plusieurs officiers portant des noms illustres... Et toute cette

société affinée, agréable, polie, comme on ne sait plus l'être aujourd'hui, achevait pourtant de règne que protégeaient les lis d'or de France...

— Cousin, dit François, pourquoi n'a-t-on pas songé à ces personnages et respecté leur mémoire? Pourquoi de cette Place Jacques-Cartier, où étaient ces magnifiques jardins, a-t-on fait un vilain marché?

— Petit, les poètes l'ont dit depuis longtemps... [ce jardin] "était de ce monde où les plus belles choses ont le pire destin"... Jetez un coup d'oeil d'ici, puisque François a prononcé tout à l'heure le mot de marché, sur celui de Bon-Secours. Le Palais de l'Intendant en occupait jadis la partie ouest. Voilà donc devant vous les quartiers généraux du misérable Bigot, qui hâta par sa malhonnêteté et ses extravagances la chute de la colonie. Un peu plus loin, si nous nous y rendions, nous aurions à rappeler le souvenir d'une rue appelée *Fripone*, qui témoigne justement des actes frauduleux qui se commettaient aux entrepôts français, situés à cet endroit et placés sous les ordres de Bigot et de ses complices...

— Oncle, dit Hélène, que cela est captivant!... Je voudrais voir tous les petits Canadiens français étudiant avec vous cet émouvant régime français, qui devrait nous être cher à tant de titres!

— Eh bien! fais de la propagande en faveur des promenades historiques, organisées par les collèges et les couvents, aux anniversaires glorieux. Il y a dans le personnel enseignant montrealais des professeurs d'histoire, qui valent bien dix fois votre oncle, en fait de science.

— J'en doute, j'en doute, cher oncle, dit fièrement Marie en pressant avec affection le bras de son oncle.

— Mes jeunes amis, nous n'avons plus que deux plaques à visiter. Sautons dans un tram *Outremont*. Il va nous déposer au parc Jeanne-Mance...

Lorsqu'on y descendit, tout près du monument Georges-Etienne Cartier, François s'écria:

— Cousin, nous la connaissons, cette plaque vers laquelle vous nous conduisez. Nous y sommes venus avec papa, n'est-ce pas, Thérèse?

— Oui, elle a été inaugurée l'année dernière.

— Et vous, mes nièces, vous l'avez vue aussi? Elle fut, en effet, posée ici, le 6 mai 1935, pour commémorer un double événement, chacun de ces événements placé aux antipodes, vraiment, de notre histoire.

— Nous la connaissons, mais nous vous entendrons là-dessus avec plaisir, cher oncle, répondirent Marie et Hélène.

— Non, nous nous contenterons d'enregistrer le libellé qui s'y trouve, ayant reconnu que cette plaque, en bronze, repose sur un bloc solide de granit, venant des carrières québécoises de Stanstead, et qu'elle fut dévoilée par la mairesse de Montréal, Madame Camillien Houde. Pour l'édification de tous et le repos de M. Massicotte, j'ajoute que l'inscription en est bilingue. Lisez, ma nièce Marie, tandis que la lumière du soleil mêlera l'or de vos cheveux au bronze du monument.

— Oncle Etienne, vous me rendez toute timide..., fit Marie. Ces compliments...

— Allons allons, remettez-vous, jeune Mélisandre. Nous vous écoutons.

— Voici:

1535 — 1935

Ici, quatre siècles après la découverte de Montréal par Jacques Cartier, fut célébré le 25e anniversaire du couronnement de Sa Majesté George V, souverain de ce pays. Cette pierre fut posée sur de la terre provenant de Candiac (France) où naquit Montcalm, de Westerham (Angleterre) où naquit Wolfe, de Battle Abbey, Hastings (Angleterre).

— Merci, ma nièce. Eh bien! François, prends maintenant la parole. Tu m'as fait, appuyée par Thérèse, une proposition que j'ai acceptée avec beaucoup de plaisir. C'était un gros secret entre nous. Voilà l'heure de le dévoiler.

— Je vous ai demandé, cousin, expliqua François, de parler, en tout dernier lieu, de la plaque historique qui se trouve posée à l'angle d'une rue d'Ahuntsic, pas très loin de chez nous. Mais vous avez hésité... beaucoup!

— Eh! l'ordre chronologique allait en souffrir. Mais, après tout, vous ai-je dit, le fait relaté est très, très ancien, 1625, mais la plaque qui le rappelle a été restaurée et reposée assez récemment, en 1922. Alors, j'ai accédé à votre demande.

— Vous avez aussi consenti, claironna Thérèse, à venir terminer la promenade d'aujourd'hui, qui est la dernière, concernant les plaques du régime français, chez nous. Maman vous y attend, cousin, pour vous remercier de vos intéressantes leçons. Malheureusement, papa est en voyage.

— Thérèse, tu ne dis pas que des rafraîchissements nous attendent également et que...

— Non, François, maman a dit que cela allait de soi, que nous n'avions pas du tout à parler de ces choses, fit Thérèse d'un ton supérieur.

— C'est dommage, il y a un gâteau magnifique...

— François, je t'en prie, implora Thérèse,

tandis que l'on riait de la divertissante et fort aimable invitation des cousins.

On prit un tramway, on sauta bientôt dans un autre, et après une bonne demi-heure de trajet et une petite marche, on arrivait à l'angle de la rue Berthelet et du boulevard Gouin.

— Notre dernière station, dit l'oncle Etienne.

— Et il y a une croix!

— Comme nous sommes de bons chrétiens, nous n'en serons pas étonnés, reprit l'oncle en souriant.

— Mais, il y a deux plaques, remarqua François, une sur la croix et une autre, ici, au coin du boulevard Gouin.

— Aussi bien, devrions-nous ne nous occuper que de cette dernière. La croix, avec son inscription, doit prendre la place de préférence, avec les monuments, non avec les plaques commémoratives. Mais comme les faits qui s'y trouvent relatés ont toujours été assez intimement liés dans l'esprit de tous, sinon dans les temps, en parlant de l'une, nous parlerons forcément de l'autre. Lisons la plaque d'abord.

— Lisez, oncle Etienne, pria Hélène, c'est la dernière de notre dernier pèlerinage historique, jusqu'à l'automne. L'honneur vous en revient.

— Si vous le prenez ainsi, je me rends. *Salut à la croix érigée en 1696, et renouvelée en 1922, en mémoire du Père Nicolas Viel, martyrisé au printemps de 1625, et salut aux restes du fort de la Nouvelle-Lorette bâti en 1696, par M. Vachon de Belmont (supérieur de Saint-Sulpice). Et maintenant, j'attends vos questions.*

— Parlez-nous de cette croix, d'abord, oncle, dit Marie, puisqu'on nous invite à la saluer. Que signifie-t-elle? Quel fait peut-elle bien avoir à relater?

— Cette croix, mes enfants, n'a pas été plantée ici avant l'année 1922. Elle s'élevait auparavant, et cela sans discontinuité, puisqu'on veillait à la replanter sans cesse, sur l'île de la Visitation, qui se trouve en face du dernier saut de la Rivière-des-Prairies. Qui l'avait placée là? A quelle époque précise? Pour quelle raison? On ne peut le dire au juste, car les anciens des trois générations précédentes parlaient d'une tradition rapportée par leurs pères, grands-pères et aïeuls. Ce que l'on assurait, c'est cette croyance bien ancrée chez tous les anciens que, sur cette île déserte, autrefois, un religieux avait été enterré. Or, nous savons par l'histoire que le Récollet, le Père Nicolas Viel, et son disciple Ahuntsic, le Huron, furent précipités dans la rivière des Prairies, justement près de cet endroit. Alors, l'érudit abbé C.-P.

Beaubien, dans son ouvrage sur le *Sault-au-Récollet*, en conclut que le vaillant martyr, le Père Viel, a bien pu dormir son dernier sommeil en cet endroit, en l'île de la Visitation.

— Quel dommage, observa Hélène, que l'on n'ait pas continué à planter cette croix sur l'île.

— Peut-être est-ce devenu difficile... Le vent souffle fort de ce côté, répondit l'oncle. De sages raisons ont dû guider, en tout cas, dans sa décision, la Société Saint-Jean-Baptiste, section du Sault-au-Récollet. Elle a pris l'initiative de l'érection du monument, comme de la pose de cette plaque. Elle a voulu rappeler, à la fois, le souvenir de la vieille croix, celui du Père Nicolas Viel, le martyr de 1625, et aussi le souvenir des restes d'un fort, dû à la munificente générosité d'un de ces admirables Messieurs et seigneurs de Saint-Sulpice, bienfaiteurs insignes de Montréal, depuis les premières heures de sa fondation, alors que M. Olier,

un fondateur, donnait le premier or destiné à cette entreprise.

— Bravo! oncle, s'exclama Hélène. C'est finir en bon historien de Montréal et de ses origines.

— Et maintenant, remercions l'oncle et cousin, dit Marie. En avons-nous appris des tranches de l'histoire de Montréal, sous le régime français, depuis février 1935!

L'oncle Etienne fut entouré et acclamé par ses jeunes parents durant un bon cinq minutes. Mais l'heure avançant, François et Thérèse le firent remarquer et entraînent sans peine, avec joie, vers leur *home*, tous les promeneurs. Ils promirent solennellement, auparavant, de reprendre leurs pèlerinages historiques, autour des plaques commémoratives du régime anglais, dès septembre prochain.

Etienne de LAFOND

Montréal, mai 1936.

Prix de l'Oiseau bleu

AUX ECOLES, COLLEGES ET COUVENTS

L'ANNÉE scolaire prendra bientôt fin.

Les maisons d'enseignement recevront les prix que la *Société Saint-Jean-Baptiste* de Montréal a promis pour la mi-juin aux écoles, collèges, couvents et académies qui ont travaillé depuis septembre 1935 à la propagande et à la diffusion de l'*Oiseau bleu*.

1° Toute maison d'éducation dépositaire de l'*Oiseau bleu* aura droit à un volume canadien pour chaque quantité de 250 exemplaires de la revue vendus à ses élèves, à partir de l'édition de septembre 1935 jusqu'à celle de mai 1936 inclusivement.

2° En plus des volumes de prix, chacune de ces maisons a droit à une *médaille d'argent* pour chaque quantité de 700 exemplaires et à une *médaille d'or* pour chaque quantité de 1200 exemplaires de la revue vendus pendant la même période.

3° L'administration de l'*Oiseau bleu* fera parvenir aux maisons d'éducation, avant le 12 juin 1936, les prix auxquels elles ont droit, pourvu que toute somme due à l'*Oiseau bleu* ait été payée à cette date par les dépositaires.

Je remercie sincèrement tous ceux qui ont assuré le succès de la revue pendant ces derniers mois. Il est possible en bien des endroits, nous le savons, de faire mieux, beaucoup mieux que ce qui a été fait. Dès le mois d'août prochain, nous nous remettrons à la tâche; nous demanderons, nous sommes tenté d'écrire, nous réclamerons le concours et l'appui de tous les éducateurs.

Il faut que l'*Oiseau bleu* vive, il faut qu'il grandisse et devienne, un jour que nous souhaitons rapproché, la revue, en même temps que plusieurs autres revues de jeunesse très vivantes, toujours impatiemment attendue des jeunes Canadiens français, des jeunes Acadiens et des jeunes Franco-Américains.

LE DIRECTEUR

de l'*Oiseau bleu*

Mère Marie-Anne

Lettre à la Très Révérende Mère Marie-Dorothee, supérieure générale des Soeurs de Sainte-Anne:

Vous me demandez, très révérende Mère, pour l'Oiseau bleu, particulièrement aimé de la jeunesse étudiante, me dites-vous, une recension sur le livre très beau, très émouvant que vient de publier le Père Frédéric Langevin, S.J., sous le titre: Mère Marie-Anne, fondatrice de l'Institut des Soeurs de Sainte-Anne, 1809-1890.

Vous savez avec quelle joie nous allons nous rendre à votre désir. Nous attendions depuis si longtemps, avec une sorte d'impatience attristée, qu'on voulut bien nous relater l'existence de cette fondatrice qui s'éleva jusqu'au sublime par le silence et l'anéantissement spirituel de toute une vie.

Les historiens et les biographes ne pouvaient que s'arrêter avec admiration devant cette âme de grâce. Elle avait suivi, dans une ascension pénible de près d'un demi-siècle, la voie royale de l'humilité pour en venir à incarner, presque, cette vertu, fondement de toutes les autres.

Et cela, c'était évident, afin que grandît, dans une ascension temporelle équivalente, l'institut qu'elle avait fondé, mais ne dirigea que durant les quatre premières années.

A quelques fondatrices, car toutes doivent être marquées du sceau de la contradiction et de la douleur, Dieu avait imposé d'autres sacrifices. Aux unes, par exemple, Il refusa la vision du triomphe définitif de leurs labeurs. La mort les prenait sans qu'une certitude de stabilité environnât leur oeuvre tant aimée. Aux autres, telle Mère Marie-Anne, cette chère sainte du silence et des larmes refoulées, le Maître avait demandé le plus dur peut-être des holocaustes: celui de voir grandir, apparemment sans elle, l'oeuvre qu'elle avait créée et qu'elle aimait plus qu'elle-même.

Quelle belle étude pour ceux que passionnent les richesses d'une vie intérieure analysée! Et, quelle illustration de la doctrine de la réversibilité des mérites!

A la faveur de sa vie cachée et suppliante, l'humble robrière que fut Mère Marie-Anne couvrit vraiment du dôme des couvents et des chapelles chaque coin d'horizon où s'en allait essaimer un groupe du jeune institut, sur lequel son coeur veillait, sans que jamais ses lèvres le dissent.

Elle est attachante, elle est unique chez nous, cette vie d'Esther Sureault-Blondin, en religion Mère Marie-Anne. Elle possède l'effacement

d'un saint Alexis vivant, inconnu de tous, dans la riche maison patricienne de ses parents. On croit relire, avec elle, l'une des esquisses biographiques, saisissantes et originales, qui remplissent tant de pages des incomparables Petits Bollandistes.

Le Père Langevin a parlé avec tact et clarté, avec un esprit fort averti sur les voies de la grâce, des événements qui décidèrent du cadre d'ombre où vint s'ensevelir dans la prière la vie de la fondatrice. Les événements, c'est-à-dire la Providence, dont ses supérieurs lui transmettaient le tragique message, ne rencontrèrent jamais chez elle qu'une acceptation qui confina souvent à l'héroïsme.

Et toujours, en l'horizon spirituel que le Père Langevin évoque et trace d'une main émue, s'allonge en deux lignes montantes parallèles, qui ne se rencontrent jamais, qui ne concordent que dans la lumière et l'enrichissement spirituel, la vie de Mère Marie-Anne, à droite, la vie du jeune institut, à gauche.

Oui, ce fut véritablement une existence où l'harmonie d'un long sanglot se mêla souvent au chant doux de la colombe suppliante. Toute une vie religieuse se vit transposer sur un mode de sainteté dont on perçut à peine l'exquise et rare odeur.

Mère Marie-Anne, fondatrice de l'Institut des Soeurs de Sainte-Anne, de l'une de nos communautés enseignantes distinguées, compétentes et bienfaitantes, voit aujourd'hui son oeuvre d'éducatrice magnifiée par le rayonnement de son humilité, ce pur, très pur, cet incomparable joyau du Paradis.

Marie-Claire DAVELUY

Montréal, 22 mai 1936.

Examen de la Vue
Lunettes Élégantes



Téléphone:
HARBOUR 5544

PHANEUF & MESSIER

OPTOMETRISTES-OPTICIENS

Notre spécialité: Examen de la vue des enfants.

1767, RUE SAINT-DENIS - MONTREAL
(près de la rue Ontario)

Deux pauvres petits enfants

Conte écrit pour l'Oiseau bleu

par

HORTENSE DULAC

(Suite)

Ce matin-là il faisait un soleil splendide, et le vieux Basile se prépara à partir pour voyage. Cependant, il ne voulut pas s'endimancher. Il endossa son habit le plus défraîchi, se chaussa de vieilles bottes fendues et craquelées. Il mit sur sa tête un chapeau en lambeaux qu'il enfonça le plus bas possible sur ses yeux. Sur son épaule il plaça un gros bâton auquel il noua un sac de toile qui lui retombait sur le dos. Enfin, au moment de se mettre en route, il se munit d'une canne très robuste.

— Hélas! cet objet m'est indispensable, maintenant que je suis vieux, et mes jambes se font de moins en moins solides, dit-il. De ce pas, mes enfants, je m'en vais chez la tante Adélaïde. Jadis, je lui ai promis de lui donner de vos nouvelles. L'heure est venue de tenir ma promesse. Comme cette brave femme sera heureuse d'apprendre que vous êtes sous mon toit, et que vous devenez sans cesse de beaux et de bons enfants!

— Mais pourquoi, Monsieur Basile, vous habillez-vous en mendiant?

— Oui, c'est vrai, je me déguise en mendiant. A ce sujet, il est de mon devoir de vous donner les explications nécessaires. Vous ignorez peut-être que l'oncle François vous déteste, que même il espère apprendre un jour votre mort. Ce déguisement me permettra d'approcher votre tante, car elle a beaucoup de bonté pour les pauvres. Et je pourrai alors lui parler secrètement de vous deux.

— Dites-lui que nous l'aimons toujours! crièrent ensemble les deux orphelins.

Il parvint chez madame Adélaïde vers l'heure du crépuscule.

Le repas du soir était terminé. Les hommes de la ferme retournaient au champ et les femmes, à la cuisine, commençaient à enlever le couvert. L'Ermite s'empressa de frapper à la porte. Il avait une faim de loup. Cette marche interminable à travers les montagnes et les plaines lui avait ouvert l'appétit. Il éprouvait une hâte folle de se mettre quelque chose sous la dent.

— Entrez! cria une voix. Il poussa la porte et demanda humblement à souper. Une fille le fit asseoir à table et plaça plusieurs plats de-

vant lui: "Mangez bien, mon pauvre homme, pour refaire vos forces; vous me paraissez grandement fatigué!..."

Tout en faisant honneur aux plats qu'on lui avait destinés, le mendiant improvisé guettait avec l'hôtesse. Ce moment se présenta bientôt, quand les deux servantes descendirent à la cave pour y terminer le blanchissage.

— Madame Adélaïde, murmura-t-il, regardez-moi bien, ne me reconnaissez-vous pas?

Après l'avoir regardé quelques instants, elle s'écria dans une exclamation de joie et de surprise: Ah! c'est mon brave Basile! Vous m'apportez enfin des nouvelles! Si vous saviez avec quelle impatience je vous attendais! Je vivais dans la tristesse et l'angoisse. Vite, vite, parlez-moi de mes deux pauvres petits enfants!...

— Eh bien! soyez contente. Je viens vous apprendre que je les ai retrouvés vivants, qu'ils sont avec moi, que de jour en jour ils deviennent plus charmants, qu'ils sont en bonne santé, intelligents et dociles. Et soyez convaincue qu'ils ne vous oublient pas.

— Dieu soit loué! Dieu soit loué! répétait la brave femme, les larmes aux yeux. Et vous aussi, soyez à jamais remercié! Depuis ce jour je n'aurai plus qu'un désir: les revoir, les serrer dans mes bras. Bientôt, je me ferai conduire chez vous, par mon vieux serviteur Joseph; bientôt, dans quelques jours peut-être, car je n'aurai pas le courage d'attendre plus longtemps.



Vous ne connaissez pas sa pénible histoire...

— Oui, venez, nous vous attendrons. Mais ne parlons pas si fort, Madame, votre mari pourrait nous entendre!

— Mon mari, mais il n'est pas ici. Vous ne connaissez pas sa pénible histoire. Ecoutez-moi, je vais tout vous raconter.

Quelques mois après la disparition des enfants, un changement subit se produisit en lui. Il commença à donner des signes de remords et de repentir. Le jour, il était sombre et agité, ne tenant pas en place, errant ici et là, mangeant peu, ne travaillant pas, sans cesse possédé de la même obsession. La nuit, son sommeil était entrecoupé de mauvais rêves dans lesquels les noms de Thérèse et d'André revenaient souvent. Je le trouvais partout agenouillé et pleurant. A tous ceux qu'il rencontrait, il posait les mêmes questions: — Avez-vous vu les enfants? Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, que les loups les ont mangés ou bien qu'ils sont tombés dans le lac?... Le remords continuant son oeuvre lente et sûre, le pauvre François devenait de plus en plus tourmenté. Bientôt, ne dormant plus, ne mangeant plus, il perdit complètement la raison. Dans son affreux cauchemar il disait: "Je les entends crier, ils m'appellent, ils disent Au secours! Au secours! Je m'en vais les sauver!" Il partait tout d'une haleine et revenait aussitôt pour recommencer quelques instants plus tard. Mais un soir, hélas! il partit pour ne plus revenir. Des recherches minutieuses n'ont donné aucun résultat. Les recherches minutieuses n'ont donné aucun résultat. —

Le triste récit était terminé et la nuit était presque venue. L'Ermite prit alors le chemin du retour. La lune, qui brillait au-dessus des collines, éclairait sa route. Malgré son désir de rentrer chez lui avant le jour, il ne put cependant résister au sommeil qui l'envahissait. Il s'étendit sur l'herbe, à l'ombre de feuillages épais et dormit plusieurs heures. Dès le matin, quand il se remit en marche, sa joie fut grande d'apercevoir André et Thérèse qui, en courant, venaient à sa rencontre.

Joyeux, ils s'en revenaient ensemble à travers la forêt, quand, en passant près d'un petit lac, ils virent un homme, un être étrange, au visage repoussant, qui regardait l'onde avec des yeux égarés. Il se penchait sur la vague et, tendant les bras dans un geste désespéré, il criait d'une voix rauque: "Ils sont là, ils m'appellent, je les vois, je les entends!"... Les deux orphelins reconnurent en lui le personnage mystérieux et sauvage qu'ils avaient vu récemment au même endroit.

— Cet être dément et pitoyable, mes enfants,

c'est l'oncle François, dit l'Ermite. Il est devenu fou après vous avoir égarés dans les bois avec l'espoir de vous faire mourir. Le remords le tue, petit à petit, jour par jour. Vous voyez, chers petits, que si toute bonne action porte sa récompense, une mauvaise action trouve souvent aussi sa punition même en ce monde.

— Voyez ce spectacle lamentable. A cause de la méchanceté où l'avait poussé son avarice, cet homme a perdu à jamais la raison. Quelque jour on le retrouvera noyé ou mort de froid. Il n'y a plus de bonheur, il n'y a plus de joie pour lui. Sa vie n'est plus qu'une suite de terribles cauchemars. C'est une torture continuelle, une sorte de nuit sans fin dans laquelle aucune lumière n'apparaîtra jamais.

Le lendemain, ce fut grande fête dans la maison de l'Ermite, car celui-ci avait annoncé la visite prochaine de la tante Adélaïde. Thérèse s'évertuait à rendre toute chose belle et luisante. Un gros bouquet de fleurs des champs trônait sur la table, et la table elle-même était ornée d'une grande nappe de toile toute blanche. — Moi, dit Thérèse, je lui donnerai mon plus beau pigeon, celui qui a le cou rose et les yeux verts. — Et moi, reprit André, je lui ferai cadeau de mon lapin bleu, celui dont la fourrure est comme de la soie. Nous lui donnerons ce que nous avons de plus beau et de meilleur, et nous lui dirons comme dans la chanson:

*"Voici des fruits, des fleurs et des branches,
Et puis voici mon coeur..."*

Hortense DULAC

(Fin de la première partie)

—C'est vrai, maman, que nous ne sommes que poussière?

—Oui, mon chéri.

—Alors, les nègres....c'est de la poussière de charbon?

Vianettes

**LA PHOTOGRAVURE
NATIONALE**

TEL. MA 4549 LIMITEE

59 ST. CATHERINE OUEST - MONTREAL



No 46

Juin-Juillet 1936

AFFILIÉS A LA SOCIÉTÉ CANADIENNE D'HISTOIRE NATURELLE

Directeur général: R. F. ADRIEN, C.S.C., Institut botanique, Université de Montréal.
Sous-directrice: Rév. Sr SAINTE-ALPHONSINE, C.N.D., Collège Marguerite-Bourgeoys.
Secrétaire général: M. Jules BRUNEL, Institut botanique, Université de Montréal.
Secrétaire adjointe: Mlle Marcelle GAUVREAU, Institut botanique, Université de Montréal.
Trésorier: M. Jacques ROUSSEAU, Institut botanique, Université de Montréal.

CHEFS DE SERVICE

Botanique: R. F. MARIE-VICTORIN, F.E.C., Institut botanique, Université de Montréal.
Zoologie: Dr Georges PRÉFONTAINE, département de Zoologie, Université de Montréal.
Entomologie: M. Gustave CHAGNON, département de Zoologie, Université de Montréal.
Minéralogie-géologie: R. P. Léo MORIN, C.S.C., Collège de Saint-Laurent.
Publicité: R. F. NARCISSE-DENIS, F.E.C., Académie Saint-Léon, Westmount.

POUR VOUS, MES ENFANTS...**L'HISTOIRE VRAIE DU COCHON D'INDE**

C'était une maman cochon d'Inde, velue, pansue, qui habitait une maison de Rongeurs. Elle demeurait dans une grande cage où elle avait un lit de paille fraîche. Autour d'elle, des rats blancs allaient et venaient dans une cage semblable, et des lapins, tout le long du jour, remuaient leur museau en regardant à travers les grillages.

La maman cochon d'Inde mangeait beaucoup. Aussi quand son maître lui apportait des légumes, elle se précipitait dessus en poussant des cris de joie. Quand elle était fâchée, au contraire, elle grognait.

Un matin, son maître trouva auprès d'elle, dans la cage, quatre petits cochons d'Inde qui avaient les yeux grands ouverts et qui semblaient vouloir déjà courir et sauter. Deux de ces enfants ressemblaient à leur mère, car ils étaient blancs comme elle et ils portaient sur le dos des taches jaunes. Le troisième tenait du père: il était entièrement

brun. Quant au dernier, qui avait le poil brun et blanc, il avait quelque chose du papa, et aussi quelque chose de la maman.

Les petits cochons d'Inde commencèrent à grandir et à grossir. Leur maman leur faisait mille tendresses, et elle jouait souvent avec eux. Ils étaient toujours bien propres, bien peignés et lissés. Le monsieur qui les soignait était très bon: il leur apportait d'énormes carottes et de la laitue. C'était vraiment à mourir de rire de voir toute la famille cochon d'Inde roulant les carottes et attrapant avec leurs dents déjà aiguisées et coupantes, de bien gros morceaux de carottes vraiment, pour de si petits cochons d'Inde!

Un jour arriva où les enfants n'eurent plus besoin de leur maman. Et un autre jour arriva où le professeur de biologie de l'Université de Montréal décida de montrer à ses élèves tout ce qu'un cochon d'Inde avait dans le corps! Alors on prit deux petits cochons d'Inde de la famille: le tout brun, et le jaune et blanc. On les endormit,... on les fit mourir,... et on les apporta dans le laboratoire de l'Université. Eh bien, mes enfants, moi qui vous

parle, j'étais élève, et il a fallu, pour obéir à mon professeur, que je coupe le cochon d'Inde! Ça me faisait du chagrin, mais j'étais bien obligée, voyez-vous! Et puis, ce n'était pas mal puisque c'était pour m'instruire, et afin de pouvoir raconter aujourd'hui à mes petits enfants l'histoire complète du cochon d'Inde!

Savez-vous que j'ai appris beaucoup de choses! Le cochon d'Inde, figurez-vous, a, comme vous et moi, un petit cœur qui bat, des petits poumons qui respirent, un petit estomac qui emmagasine la nourriture, un petit foie qui fait de la bile, et des intestins longs, longs, et enroulés... Ça valait vraiment la peine de tuer et d'ouvrir le petit cochon d'Inde pour savoir tout cela! Mais tout de même, mes enfants, il ne faut jamais tuer les petits animaux du bon Dieu sans nécessité.

* * *

Quel est donc ce petit animal qui ressemble à la fois au lapin et à la souris? C'est un cochon d'Inde! et on l'appelle ainsi, mes chers enfants, parce que son cri est une sorte de grognement semblable à celui du gros cochon de la ferme, vous savez, cet animal qui fournit le "pore frais"!

Quand le cochon d'Inde est excité, son cri devient plus aigu, et alors il "piaule".

Le cochon d'Inde, pas plus que le blé d'Inde, ne vient des Indes. Il a été apporté de l'Amérique du Sud, surtout du Brésil. Il paraît qu'on le connaissait depuis des centaines d'années aux Antilles et sur les côtes de la Guinée. Pour cette raison, probablement, les Anglais ont nommé le cochon d'Inde: *Guinea-pig*, c'est-à-dire cochon de la Guinée. En français, on l'appelle assez souvent *cobaye*.

Au Canada, le cochon d'Inde ne se rencontre pas à l'état sauvage, je veux dire dans les bois; mais on l'élève très facilement. Sa robe peut être d'une seule couleur: noire, grise, jaune ou rousse. Mais le plus souvent, les couleurs sont mélangées et forment des taches grandes ou petites, sur le poil de l'animal. Alors on a des petits cochons d'Inde noirs et blancs, jaunes et blancs, gris et noirs. Le pelage ou poil du cochon d'Inde est ordinairement une fourrure rase comme celle du rat et de la souris. Cependant, il y a des cochons d'Inde qui veulent imiter les lapins, et qui ont le poil beaucoup plus long. Imaginez qu'il y a même des petits cochons d'Inde qui ressemblent à des chats "angoras"!...

Si le cochon d'Inde est blanc, il a les yeux rouges comme le rat blanc et le lapin blanc. Les autres cochons d'Inde ont les yeux bruns ou noirs. Je n'en ai jamais vu qui avaient les yeux bleus!...

Comme le lapin, le cochon d'Inde a la lèvre

supérieure fendue, et de chaque côté, il porte, s'il vous plaît, des moustaches! Son museau est plus large que celui du lapin. Les doigts de ses pieds sont aussi garnis d'ongles longs, droits et pointus. La queue est presque nulle.

La différence principale entre le lapin et le cochon d'Inde,—vous l'avez peut-être deviné,—c'est que le cochon d'Inde, au lieu d'avoir ces belles grandes oreilles de lapin, que vous aimez tant, a au contraire des oreilles courtes et ratatinées. Tout comme le lapin, le rat, le castor et l'écureuil, le cochon d'Inde est un *rongeur*, parce qu'il a quatre dents pointues qui *rongent* à merveille.

C'est un animal très doux, si doux si doux qu'il se laisserait maltraiter sans se défendre. Mais il n'est vraiment pas intelligent, et n'a aucune personnalité. Malgré cela, on aime bien à le regarder courir dans sa prison. Il avance par petits sauts, le long des grillages. S'il y a plusieurs cochons d'Inde ensemble, ils se suivent tous. Si l'un décide d'aller s'enfouir dans la paille, tous les autres arrivent par derrière en se jetant le museau contre le plancher!

Le cochon d'Inde se nourrit de légumes, de feuilles et de racines. Il peut ronger même le bois avec ses dents de rongeur. Le lait est pour lui un vrai régal. Pour manger, il s'aide avec ses deux pattes de devant comme le font beaucoup d'autres membres de sa famille...

Les cochons d'Inde qui vivent ensemble s'aiment beaucoup, et ils se caressent en se léchant doucement. Ils sont très propres et ils font leur toilette chaque jour. Les petits cochons d'Inde qui viennent au monde ont tout de suite les yeux ouverts et, presque aussitôt, ils se mettent à jouer et à courir avec leur mère. Le papa est un insouciant qui n'a pas l'air bien papa, car il ne paraît pas aimer ses petits; souvent même, il les dévore. La maman, elle, en a bien soin. Mais après trois semaines, les petits se croient déjà grands, et la maman ne s'en occupe déjà plus. Lorsqu'on soigne bien les petits cochons d'Inde, ils peuvent vivre jusqu'à l'âge de six ou huit ans. Ils se laissent dorloter par les petits enfants ou les grandes personnes; ils se laissent prendre et porter dans les bras. Malheureusement, ils ne paraissent jamais reconnaître leur maître. N'est-ce pas que c'est triste, tout de même?

Marcelle GAUVREAU

LES C.J.N. ET LA PROTECTION

La *Commission des Cercles des Jeunes Naturalistes*, au cours d'une séance tenue le lundi, 27 avril 1936, à l'Université de Montréal, a adopté la résolution suivante:

“Il est proposé par M. Jacques Rousseau, secondé par le R. P. Léo Morin, que la Commission des C.J.N. assure l'honorable Edgar Rochette, ministre de la Chasse et des Pêcheries, de l'entière collaboration des *Cercles des Jeunes Naturalistes* dans la campagne de protection de la flore et de la faune, poursuivie par son ministère”.

L'ÉTANG

*L'étang, dont le soleil chauffe la somnolence,
Est fleuri ce matin de beaux nénuphars blancs.
Les uns, sortis de l'eau, semblent offrir,
[tremblants,
Leur assiette de Chine où de l'or se balance.*

*D'autres n'ont pu fleurir, mais purent émerger,
Et, pointe autour de quoi l'onde en cercles se
[plisse,
Leur gros bouton bronzé qui commence à nager
Est une cassolette avant d'être un calice.*

*D'autres, encor plus loin du moment de surgir,
Promesse de boutons par l'eau glauque couverte,
Se bercent d'un remous sous l'ample feuille verte
Qu'on voit, comme un plateau de laque, s'élargir.*

*Ainsi sont mes pensers dans leur floraison lente.
Il en est d'achevés que leur tige me tend,
Complètement éclos, comme, sur cet étang,
Les nénuphars berçant leur soucoupe indolente.*

*D'autres n'ont encor pu qu'atteindre le niveau...
Et ce sont eux surtout que, poète, on caresse,
Qu'on laisse à fleur d'esprit flotter avec paresse,
Comme les nénuphars qui pointent à fleur d'eau.*

*Mais je sens la poussée en moi, vivace et sourde,
D'autres pensers germés mystérieusement,
Qui montent en secret vers leur achèvement,
Comme les nénuphars qui dorment sous l'eau
[lourde.*

[“Les Musardises”] Edmond ROSTAND

Connaitre bien sa langue, c'est se découvrir des ancêtres dans tous ceux qui s'en serviront le mieux.

Maurice DONNAY

La langue est devenue à notre époque, le symbole le plus tangible de la nationalité.

Albert DAUZAT

RIONS UN PEU

Le terrien—Voyons, mon ami, vous n'êtes pas fou. Tous vos parents sont morts à la mer et vous osez encore naviguer? Mais c'est de la folie.

Le marin—Et vous, Monsieur, où sont morts vos parents?

Le terrien—Tous dans leur lit.

Le marin—Et vous osez encore vous coucher.

Le papa—René comment aimes-tu ton professeur?

René (6 ans)—Très gentil, mais c'est un menteur.

Le papa—Un menteur!...Comment ça?

René—Oui, il a dit hier que 6 et 3 font neuf, Aujourd'hui il nous a dit que c'est 4 et 5 qui font neuf.

Un savant s'embarque sur une nacelle pour traverser un large fleuve. Il dit au batelier:

—Connais-tu l'histoire?

—Non.

—Alors, tu as perdu les trois quarts de ta vie. Connais-tu les mathématiques?

A peine le savant avait-il prononcé ces mots qu'un coup de vent fit chavirer la chaloupe.

—Sais-tu nager? demanda à son tour le batelier au professeur qui se débattait dans les flots.

—Hélas! non.

—Eh bien, tu as perdu la vie tout entière!

Deux Marseillais mélomanes parlent de l'attraction de la musique sur les araignées.

—Moi, dit l'un, chaque fois que je joue de la flûte, il y en a une qui descend du plafond sur le morceau que je déchiffre.

—La mienne, fait l'autre, me tourne les pages.

Madame—Tu te souviens de la montre en or que tu as perdue il y a quelques années?

Monsieur—Parfaitement!

—Eh bien, tout à l'heure, je retrouve ce vieux gilet...Et qu'est-ce que je trouve dans la poche?...

—La montre!....

—Non, mais le trou par lequel elle a dû tomber.

Pour que vive l'Oiseau bleu

L
i
s
e
z
l'
O
i
s
e
a
u
b
l
e
u

Jeunes écoliers et écolières, êtes-vous abonnés à l'*Oiseau bleu*? L'achetez-vous tous les mois?

Non!

Est-ce qu'il ne vous intéresse pas?

Lisez les témoignages d'approbation suivants:

"Par son format bien approprié, sa jolie apparence, ses nombreuses illustrations et le ton de ses articles choisis et variés, comportant tous de belles leçons de patriotisme. l'Oiseau bleu paraît être la publication qui répond à notre attente. Aussi, suis-je heureux de lui accorder mon encouragement le plus sympathique, tout en lui souhaitant de devenir la revue préférée de nos petits Canadiens." (Honorable Cyrille-F. Delâge, surintendant de l'Instruction publique de la province de Québec).

"La Commission pédagogique de la Commission des Écoles Catholiques de Montréal tient à encourager la diffusion de votre revue mensuelle l'Oiseau bleu au sein de la jeunesse écolière de nos écoles." (J.-M. Manning, directeur des études).

"Je souhaite que l'Oiseau bleu pénètre dans tous les foyers, mais à l'école tout particulièrement, car outre qu'il est très instructif, il attaque une assez grande variété de sujets et il est, de plus, présenté sous une forme agréable, bien illustré et d'un format qui permet de le placer facilement dans un gousset. Ses leçons d'histoire naturelles sont fort goûtées, ainsi que celles se rattachant au vocabulaire." (G.-E. Marquis, gérant du *Terroir*, Québec).

Et cet autre, spontané et désintéressé:

"Vous avez, dans l'Oiseau bleu, permettez-moi de le dire, un intelligent et puissant instrument de diffusion linguistique parmi les jeunes et je le proposerai en exemple aux organismes qui s'occupent de répandre le français en Flandre." (Louis Habran, Bruxelles, Belgique.)

Vous trouvez qu'il coûte trop cher?

Allons, allons! Qui d'entre vous ne peut disposer d'un 10 sous par mois? Réfléchissez bien. Combien dépensez-vous chaque semaine pour des bagatelles?

Et par contre combien dépensez-vous pour alimenter votre esprit, pour encourager une revue qui développe le goût de la lecture et apprend à aimer l'histoire et la patrie canadienne? Établissez la différence, comparez les avantages.

PROPAGANDISTES, plus que jamais l'*Oiseau bleu* a besoin de votre active collaboration.

Il faut que les jeunes reçoivent et lisent l'*Oiseau bleu* avec joie et avec contentement.

Il faut que cette oeuvre grandisse. Avec votre aide et votre encouragement, toute la jeunesse des écoles canadiennes-françaises, acadiennes et franco-américaines fera de l'*Oiseau bleu* sa revue favorite.

Parents, l'*Oiseau bleu* est rédigé tout exprès pour vos jeunes garçons et jeunes filles.

Abonnez-les à cette revue ou permettez-leur de l'acheter tous les mois. L'argent que vous dépenserez ainsi sera bien placé. Il vous rapportera et vous ferez oeuvre de patriotisme pratique.

Abonnement: Canada et États-Unis, un dollar (\$1) par année; le numéro, 10 sous.

ANECDOTES CANADIENNES

UN MILLIONNAIRE EXCENTRIQUE

Jean-Georges Pozer, un Allemand, s'établit marchand à Québec, en 1785, et devint propriétaire d'une couple de seigneuries, de plusieurs terres à Charlesbourg et dans les Cantons de l'est, sans oublier divers emplacements dans la vieille capitale. Pour l'époque, il fit des affaires considérables.

Ce millionnaire, excentrique au suprême degré, résidait à l'angle des rues Saint-Jean et Sainte-Angele, à Québec. Durant les dernières années de sa vie, il avait l'habitude de passer presque tout son temps sur le seuil de sa porte, revêtu d'une robe de chambre, culotte courte, souliers à boucles et coiffé d'un bonnet rouge.

Il aimait à faire la causette et à fumer sa pipe sur le perron, qui avançait quelque peu sur le trottoir.

Le conseil de ville, un jour, passa un règlement ordonnant aux Québécois d'enlever tous les obstacles qui empiétaient sur la voie publique, y compris le perron de notre millionnaire.

M. Pozer, secondé d'ailleurs par plusieurs citadins, ne voulut pas se soumettre à cet acte d'autorité civique, qui venait le troubler dans la paisible possession de son perron, décida de résister à la loi. La cité le poursuivit, mais il se défendit; cette cause mit toute la ville en émoi.

M. Pozer se rendit même à Kingston porter ses plaintes au pied du gouverneur, qui le renvoya en lui conseillant de se résigner. Mais notre propriétaire ne voulut rien entendre; tenace et têtue, il plaida et perdit. Il eut des frais considérables à payer et la perte de son perron fut un des plus grands chagrins de sa vie.

Le millionnaire Pozer était un économe, très indépendant du *qu'en dira-t-on*.

Un jour que monsieur Pozer se promenait sur la place du marché de la Haute-Ville, dans une tenue plutôt négligée, une dame l'apercevant le prit pour un pauvre homme et, l'accostant, le pria de lui porter un panier rempli de légumes qu'elle venait d'acheter.

Le millionnaire, qui la reconnut comme une de ses débitrices en retard, sourit et s'empara du fardeau, qu'il porta allégrement jusqu'à la porte de la résidence de sa locataire, qui, pour le récompenser, lui offrit un chelin. "Gardez votre argent", dit M. Pozer d'un air narquois, "vous vous en servirez pour payer le loyer que vous me devez."

Nota: Ce qui précède est extrait de l'ouvrage *Les Seigneurs et premiers censitaires de Saint-Georges de Beauce et la famille Pozer*, par Philippe Angers, registrateur à Beauceville.

E.-Z. M.

BONS MOTS

Le souper touche à sa fin, la bonne vient chercher le jeune Gaston pour le mener coucher.

Bien qu'il y ait un assez grand nombre de convives, on lui fait faire le tour traditionnel pour dire les: bonsoir grand-père, bonsoir grand-mère, bonsoir mon oncle, bonsoir ma tante, bonsoir mon cousin, etc., accoutumés.

L'enfant exécute ce mouvement, qu'il trouve un peu trop répété: en témoignant une impatience croissante à chaque nouveau bonsoir. Quand tout est terminé et qu'il est sur le pas de la porte, il crie avec une véritable fureur:

—Bonsoir la lampe!

La maîtresse—La terre tourne autour du soleil...

Le petit Léo—Mais quand il n'y a pas de soleil, autour de quoi tourne-t-elle?



Il avait l'habitude de passer presque tout son temps sur le seuil de sa porte.

LE QUESTIONNAIRE DE LA JEUNESSE

NAVIGATION AERIENNE ET MARITIME

QUESTIONS. 1. Quelle sorte de navires à coiles dirigeait Cartier lorsqu'il découvrit l'Amérique?—Des caravelles. Il prit deux mois à effectuer une traversée qui peut maintenant se faire en une semaine.

2. Quel est ce genre d'avion?—C'est un *monoplan*. L'aéroplane se dit monoplan quand il n'a qu'une surface portante; biplan, quand il en a deux.

Q. Qui, le premier, traversa l'Atlantique d'une seule traite? — Charles Lindberg, en mai 1927, seul dans son avion, le "Spirit of St. Louis".

Q. Quel appareil a définitivement réglé la question de la locomotion aérienne?—L'aéroplane; il imite le vol plané de l'oiseau et utilise, pour s'enlever et se soutenir, la réaction verticale que provoque l'air sur les surfaces portantes animées d'une certaine vitesse horizontale. La propulsion est obtenue au moyen d'hélices actionnées par un moteur.

3. Que voyons-nous ici?—Une *hélice* en mouvement.

4. Comment s'appellent les surfaces portantes d'un avion?—Les *ailes*.

5. Sur quoi roule un aéroplane quand il atterrit sur le sol ou en décolle?—Sur un *train d'atterrissage*.

6. Qu'est-ce qu'un *hangar*? Sur une ferme, un hangar sert à mettre les véhicules aratoires et instruments de toute sorte à l'abri de la pluie et du soleil. En aviation, on se sert du hangar pour mettre à l'abri le dirigeable ou l'aéroplane.

7. Parlez-nous des *phares*.—Ce mot vient du grec, *pharos*, nom d'une île située en face d'Alexandrie, sur laquelle Ptolomée Philadelphie fit élever une tour de marbre blanc. Les phares d'aujourd'hui donnent un feu caractéristique, c'est-à-dire que ses caractères variés (couleur, durée, éclats, coloration des éclats, éclipses, durée des éclipses, etc.), permettent au navigateur de reconnaître le nom du phare et l'endroit où il se trouve placé.

8. Qu'y a-t-il à côté du phare?—La *maison du gardien du phare*. La plupart des phares nécessitent la présence de gardiens qui assurent le fonctionnement des lampes; cependant, on construit aujourd'hui des appareils à feux permanents, qui restent allumés, et, s'il y a lieu, tournent automatiquement pendant plus d'un mois; d'autres, grâce à un système spécial, s'al-

lument et s'éteignent automatiquement. Presque tous les phares importants sont munis d'appareils de signaux sonores: sirènes à air comprimé ou à vapeur, qui suppléent aux signaux optiques quand la brume ou la pluie empêchent celle-ci d'être efficace.

Q. A quel maximum de distance peut-on voir la lumière d'un phare?—La rotondité de la terre empêche de le voir à plus de soixante milles. Les avions, étant élevés dans les airs, permettent d'apercevoir les phares beaucoup plus loin.

9. Que manœuvre ce *préposé aux bagages*?—Une malle de cabine. Pour voyager en bateau, on emploie des malles basses pouvant facilement être placées sous le lit dans une cabine. C'est pour ménager l'espace.

10. Comment se nomment ces vaisseaux aériens ayant la forme d'un cigare?—Des *dirigeables* ou *aéronefs*.

Q. Quel dirigeable anglais vint à Montréal en août 1930?—Le R-100.

Q. Quel autre dirigeable anglais fut détruit accidentellement en France le 5 octobre 1930?—Le R-101, en route pour les Indes. Il y eut 48 pertes de vie.

Q. Nommez un autre dirigeable célèbre.—Le *Graf Zeppelin*, navire aérien allemand qui vint plusieurs fois en Amérique. En 1928, il fit sans encombre le tour du monde, bouclant un circuit fermé de 34,000 kilomètres en 299 heures 38 minutes de vol effectif.

11. De quelle scène sommes-nous ici témoins?—De l'heure du goûter sur un transatlantique.

12. Quelle est cette ouverture?—Un *hublot*.

13. Quel est le nom de cette sorte de cabestan?—Un *quindeau*.

14. Quel instrument d'optique spécial emploie-t-on sur les bateaux?—La *lunette marine*.

15. Quel est cet employé?—Le *garçon du bord*.

16. Quelle est cette sorte de vaisseau?—Un *paquebot*.

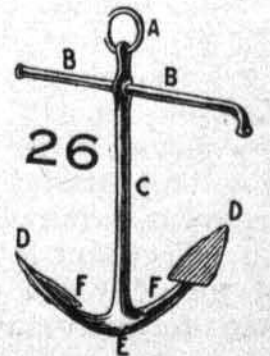
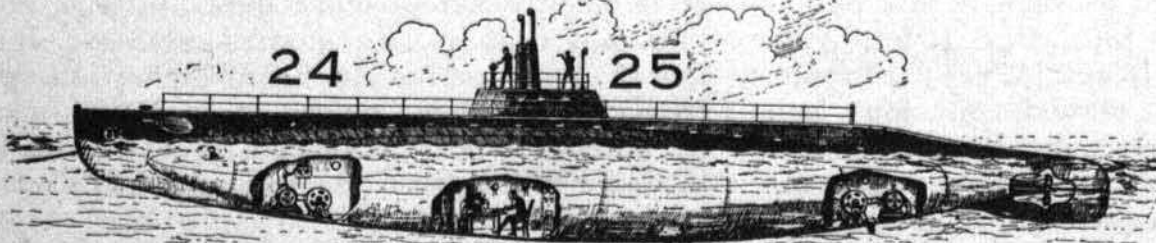
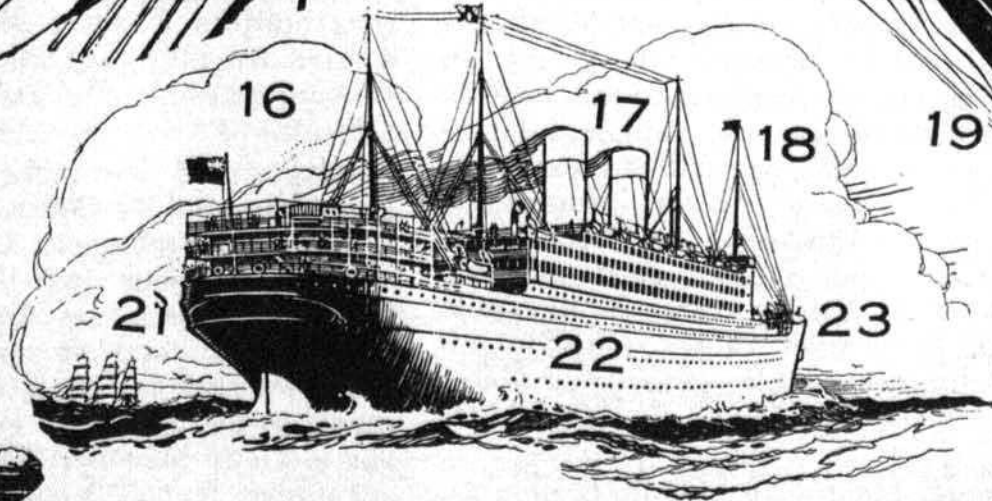
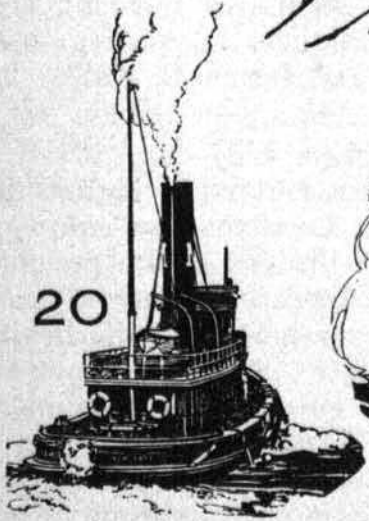
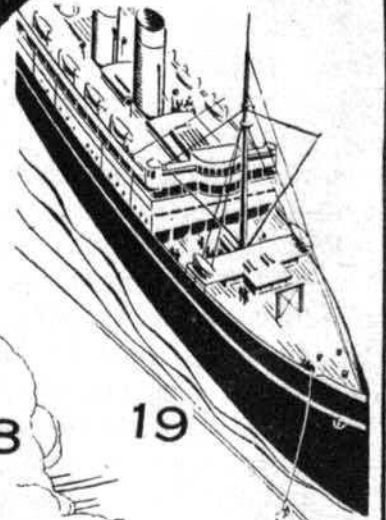
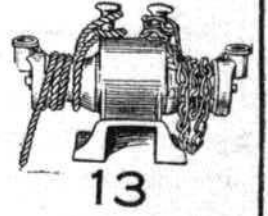
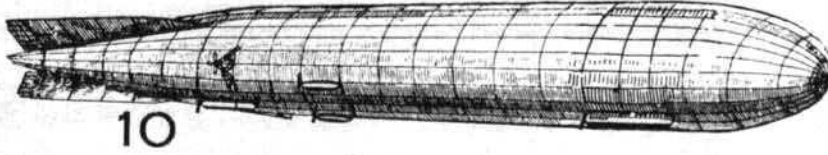
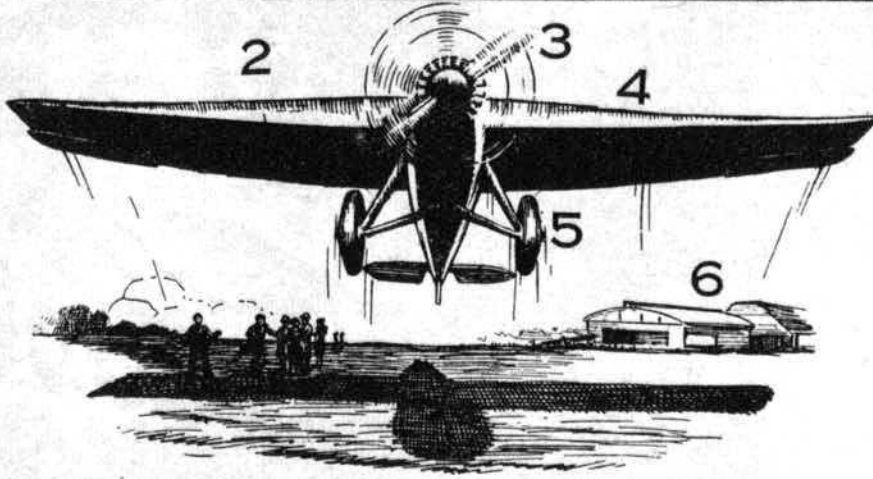
17. Par quoi s'échappent la vapeur et la fumée?—Par les *cheminées*.

18. Combien de *mâts* voyez-vous?—Quatre.

19. De quelle manière voyons-nous ce vaisseau?—A vue d'oiseau.

20. A quoi sert un *remorqueur*?—A aider les gros vaisseaux à évoluer dans les ports, à se placer le long des quais.

NAVIGATION AERIEENNE ET MARITIME





Une page de jadis

Le grand portail vient de s'ouvrir et tout un essaim de rieuses jeunes filles, des moyennes et des grandes, en franchissant le seuil. Les minois sont épanouis, les ris francs mais discrets fusent, les petits soucis des écolières se sont enfuis. Les passants qui regardent se dérouler ce long ruban de têtes brunes ou blondes, toutes portant une identique coiffure, se disent tout bas: "C'est le bonheur qui passe!" Les premières arrivées sur la chaussée se retournent et regardent leur pensionnat avec des yeux attendris. Oui, il a vraiment grand air avec ses quatre étages, percés de larges fenêtres ouvertes laissant s'engouffrer les tièdes rayons d'un soleil printanier. Des pelouses au vert tendre en égayent les abords et de nombreuses corbeilles de fleurs en tempèrent un peu la trop classique beauté. Ces fins tapis de verdure se déploient largement devant les deux principales façades de l'édifice. C'est l'heure de la promenade. Nos jeunes sont heureuses. Les petits pieds très agiles grimperont bientôt alertement les pentes douces du coteau après avoir enfilé la grande rue du coquet village. Nos jeunes filles sont admirées par les gens de la place, toujours si "fiers des élèves de nos chères Sœurs".

Nous sommes bientôt au pied de la montée. Un étroit trottoir nous avertit qu'il ne se rend pas là-haut et tôt les souliers sont remplis de sable fin. Oh! les fous rires! Il faut vider souvent les petits récipients! C'est par groupes que l'on atteint le plateau où nous nous trouvons devant la porte de l'humble chapelle du village qui le domine. Je la revois encore et un désir fou s'empare de moi. Qu'il me soit de nouveau donné d'aller égrener les

Avé d'autrefois, d'aujourd'hui et de toujours! N'ouvrons pas encore la porte du pieux sanctuaire. Jetons de ces hauteurs un coup d'œil sur le chemin parcouru. Là-bas, à droite, la grande et belle église paroissiale avec ses deux clochers dorés des feux du soleil couchant; un peu plus loin, un mince ruban bleu serpentant capricieux et paresseux à travers champs... c'est la minuscule rivière. Un pont de bois, criant, branlant sous toutes les charges qui le parcourent, en unit les deux rives. A côté de l'église, à gauche, nous distinguons le couvent et ses dépendances. Le presbytère constitue l'autre pendant du temple catholique... puis, des maisons, des rues bordées d'arbres séculaires forment des dessins les plus fantastiques. La plantureuse et verdoyante campagne ferme le cadre du tableau.

Revenons à nos jeunes. Une des "Mères" accompagnant les élèves soulève le loquet de la porte de la chapelle. Le silence est complet tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Le recueillement s'empare des âmes. On entre lentement. L'on voudrait ne pas faire de bruit, mais les talons, malgré la bonne volonté qu'on y met, se font entendre et résonnent sur le vieux plancher. Trois rangées de bancs garnissent la nef. Nous y prenons place. Les larges et hautes fenêtres sont grandes ouvertes et le soleil généreusement dore l'intérieur de l'humble oratoire. Le maître-autel est surmonté d'une statue du Sacré-Cœur; elle est très grande. Deux autres statues dominent les autels latéraux, d'un côté la Vierge de la médaille miraculeuse, de l'autre saint Joseph portant l'Enfant-Jésus.

"Au nom du Père et du Fils... et du Saint-

Esprit..." et les Avé emplissent la voûte. On dirait que les oiseaux, en entendant ce nouveau chant, se donnent rendez-vous sur les branches de quelques arbres qui sont près des vitraux et qui en caressent les contours. Les deux concerts se confondent. Oh! le suave, le doux souvenir! Merci, mon Dieu, de ces réminiscences de jadis! Mon âme en est encore sous le charme malgré les ans!

Les mêmes sentiers sont repris pour le retour. Nos pensionnaires subissent l'atmosphère de paix et de sérénité qui les entoure. On revient volontiers au couvent et l'heure de l'étude paraîtra moins longue, même aux plus lutines.

La brave "Angélique", la cuisinière du pensionnat, vieille amie que nous apercevons dans l'embrasement de la porte de son domaine, nous sourit et semble nous dire: "Mes petites, ce soir, vous mangerez votre menu avec beaucoup d'appétit et je vous entendrai me redire, ce que vous me répétez moult fois (et qui me flatte beaucoup, allez!) "Tante Angélique, comme c'était bon!..."

C. F.

CORRESPONDANCE

Clorinde D. — Ne viendrez-vous pas en ville au cours de l'été? N'oubliez pas que Fauvette vous invite cordialement à son "home"... Je compte sur votre visite... ne manquez pas de venir faire votretour! Amitiés.

Feu-Follet — Votre amitié m'est précieuse. Je regrette que votre santé ne s'améliore pas suffisamment. Santé vaut plus que richesse! Je prierai pour que vous recouvriez ce don inestimable. Cordial bonjour!

Jeannine — L'heure du repos bien mérité va sonner! Puissiez-vous jouir d'un profond farniente... tout en prisant les beautés du nord québécois... ou tout en humant la brise saline gaspésienne... Où transporterez-vous vos pénates durant les vacances estivales? Avez-vous projeté lointaine randonnée... Fauvette voyagera avec vous, de pensée et de cœur... Je vous "bonjoure" amicalement.

Future Ursuline — Bonnes vacances à l'amie du Coin. Récupérez vos forces afin de continuer le travail par vous entrepris. Amitiés.

Humble Apôtre — Quel sera, cette année, le lieu de campement de vos guides? Vous pourrez, encore cette année, étudier la nature dans sa végétation... Que de merveilles ignorées et insoupçonnées! Bonnes vacances à vous et à votre équipe!

Mimi-Blanc-blanc — Ne ferez-vous pas une excursion jusqu'à Montréal?... Si vous me causiez l'agréable surprise de votre visite...

Je vous accueillerais à bras ouverts... Acceptez l'invite cordiale de Fauvette!

Abeille de Marie — Fauvette ira probablement vous surprendre dans l'exercice de votre apostolat désintéressé... En attendant, croyez à l'amitié de votre correspondante.

Monsieur Léon — Merci des vœux de vacances reposantes adressés à Fauvette. A vous, heureux voyage dans votre tournée gaspésienne. Vous allez aimer les gens et les choses de ce coin si charmeur et si pittoresque. Bon voyage et profitables vacances!

Sœur Jeanne me prie de vous dire qu'elle a expédié par courrier postal toutes les nombreuses graphologies demandées. A tous ses correspondants et à tous les amis de la revue, elle s'unit à Fauvette, pour souhaiter heureuses vacances, bonne santé et repos!

C. F.

GRAPHOLOGIE

Telle écriture, tel caractère! C'est ce que vous dira Sœur Jeanne, notre graphologue, pourvu que vous lui envoyiez dix lignes d'écriture et de composition personnelles, sur papier non réglé, le tout accompagné de la modique somme de vingt-cinq sous et d'une enveloppe affranchie. Adrezsz:

SOEUR JEANNE

L'OISEAU BLEU

1182, rue Saint-Laurent,

Montréal, P.Q.

(La suite de la page 304)

21. Comment s'appelle l'arrière d'un vaisseau?—La poupe.

22. Sous quel nom désigne-t-on la carcasse d'un navire?—Sous le nom de coque.

23. Comment s'appelle l'avant d'un navire?—La proue.

24. Quelle est cette sorte de navire?—C'est un sous-marin.

25. Quelle partie du sous-marin est indiquée ici?—La tourelle des périscopes.

26. Nommez les parties d'une ancre.—L'organeau (A), le jas (BB), la verge (C), les becs (DD), la patte (E), les bras (FF).

L'abbé Eienne BLANCHARD

LES HOLOCAUSTES

— par —

MLLE MARIE-CLAIRE DAVELUY

de la Société Historique de Montréal

(Suite et fin de la première partie)

X — LA MORT DE LISE

Le 3 avril, à l'aube, les colons d'Onontagué débarquaient à Ville-Marie. Le canon du Fort éclata soudain. La sentinelle et quelques soldats accourus venaient de reconnaître des compatriotes, en ces hommes qui mettaient en lieu sûr canots et bagages. Bientôt, ce fut une belle rumeur sur la rive. L'on s'y empressait. M. de Maisonneuve, en compagnie du major Closse, fit son apparition le premier. Le major Dupuis s'approcha du gouverneur de Ville-Marie, la main tendue, le regard plein d'émotion. M. Souart vint ensuite, cherchant des yeux le Père Raguenaud et les autres Jésuites qui faisaient partie de l'expédition. Une dizaine de soldats arrivèrent au pas de course afin d'achever le débarquement et procurer un repos immédiat à ces voyageurs exténués. "Au Fort, l'on préparait logement, vivres et couvert", apprirent les soldats.

— Où est le lieutenant Le Jeal? demanda une voix grave en s'approchant de quelques hommes occupés des bagages qui devaient être transportés tout de suite au Fort.

— A deux pas de toi, André, répondit Charlot, qui remettait deux belles peaux de fourrure à un Huron, puis lui indiquait du doigt la route à suivre.

— Hâte-toi, Charlot, fit avec un peu d'impatience André de Senancourt.

— Eh bien! répliqua Charlot en venant à André, tu te trompes si tu crois que je ne suis pas anxieux! Je ne vis plus depuis trois jours, depuis que le terme de cette expédition affreuse se fait plus proche... Allons, en route et donne-moi des nouvelles... Lise?... Perrine?... Mon fils!... Mon vieil André, quel voyage j'ai fait! Mais, fit soudain Charlot, en s'arrêtant et en regardant avec surprise son beau-frère, que signifie ton silence?... Tu me gardes rancune de cette expédition où je n'ai pas été sans rendre service, crois-moi...

— Mon pauvre Charlot, si ce n'était que cela.

— Trêve de réticences!... Parle, André. Ton expression n'a aucune maussaderie, en effet, de la tristesse plutôt.

— Tu me sembles las. J'hésite, Charlot.

— C'est donc grave?

— Hélas!

— Il s'agit de Lise?

— Oui.

— Mon Dieu! elle n'est pas...

— Non, pas encore. Son grand désir de te revoir une dernière fois la tient vivante comme par miracle. Pardonne-moi, Charlot, de te dire si tôt notre malheur... Mais le temps presse.

— Hâtons-nous plus que cela, alors. Car ne t'imagines pas que j'accepte le verdict du médecin. Depuis un mois, je me dispute, je me bats avec la mort, je vais continuer sous mon toit. J'en aurai raison... Ah! ah! ah! l'implacable rôdeuse me relance encore avec fureur... Mais à nous deux, à nous deux, voleuse de bonheur! Je...

— Charlot, dit lentement André de Senancourt en mettant la main sur l'épaule de son beau-frère, il faut te calmer avant d'entrer. Viens un instant au Fort, dans ma chambre. J'ai autre chose à t'apprendre. Et tu dois voir M. de Maisonneuve, te rapporter, n'est-ce pas?

— Non, André, vois pour moi le gouverneur. J'aperçois ma maison. Lise m'y désire... Tu sais bien que je ne puis plus attendre. Je m'y rendrais au pas de course, plutôt. Qu'importe ce



Hâtons-nous plus que cela, alors!

que tu as à m'apprendre! Rien ne compte que Lise... Lise, ô Lise! cria Charlot, en portant la main à sa gorge pour y étouffer un sanglot.

— Courage, Charlot!... Pour elle!

— Dis-moi, en quelques mots, ce qui a amené cette maladie... Vite! Nous approchons...

— Inutile, mon pauvre ami. Regarde, Perrine, ta soeur, entr'ouvre la porte... Elle nous aperçoit; elle pose un doigt sur sa bouche... Entre seul, bien doucement... Je reviendrai dans une heure. Perrine t'apprendra tout, beaucoup mieux que je n'aurais su le faire.

Charlot étreignit sa soeur, entra, puis, d'une voix presque sans timbre: "Dis-moi tout, sans réticences, Perrine. André assure que Lise est au plus mal... Il s'effraie, n'est-ce pas? Elle est souffrante, très souffrante, voilà tout. Il aime tellement sa soeur... Il va au-devant du malheur... Mais moi, moi, qui ne pressentais rien, hier, qui criais de joie ce matin, en approchant de vous, je me serais ainsi trompé... Non, non, c'est impossible!

— Charlot, viens dans ma chambre. Non, plutôt restons ici, près de la cheminée.. Tandis que tu te remettras du choc éprouvé, tu te composeras, il le faut, une attitude plus calme... Je parlerai... En ce moment, Lise repose. Une potion prise de bonne heure ce matin exerce son action. Elle est si brève, cette action, parfois, que je devrai me hâter... Bien, asseois-toi. Notre bonne Normande va maintenant t'apporter quelque nourriture...

— Je ne puis rien prendre. Je ne veux... que savoir ou voir Lise.

— Si, mon frère. Pour l'amour de Lise, il faut prendre des forces. Notre malade aura besoin de te voir, je te le répète, aussi bien, en apparence, que le jour où tu l'as quittée... Tiens! voici les provisions... Hâte-toi! Je t'en prie!

— Parle, ma soeur... Vois! Je t'obéis.

— D'abord, Charlot, sache que ce n'est pas l'ennui causé par ton absence qui a provoqué cette maladie, mais bien un événement...

— Mademoiselle, dit soudain la Normande qui sortait de la chambre de la malade, Madame est réveillée et vous demande.

— Un instant, alors, Charlot. Je vais aller voir ce qu'elle désire... N'apparais sous aucun prétexte. Elle est si faible... J'ai ta parole? Dis, dis, Charlot?

— Sais-tu, Perrine, combien tu es cruelle en ce moment?

— Je ne pense qu'à ménager notre malade. Perrine entra dans la chambre en étouffant le bruit de ses pas.

Demeuré seul, Charlot cacha sa figure entre

ses mains. Il se sentait sans force de réaction, mal préparé à ce coup inattendu, qui le frappait en plein coeur. Sans doute, il savait quelle santé fragile était celle de sa femme. Mais Lise était si énergique, elle dominait sans cesse ses misères et ses douleurs physiques. Et puis, comme elle en faisait souvent l'aveu à Charlot, elle ne voulait certes pas mourir et elle ne mourrait pas, parce que mourir, c'était le quitter, ne plus le voir, lui sourire, l'aimer de tout son coeur... Et il y avait maintenant leur fils...

Charlot fut debout. "Où était-il son Pierre? Il n'entendait pas son babil... ou ses pleurs." Soudain, babil et pleurs frappèrent à la fois son oreille. Charlot tressaillit. Il reconnaissait la voix du petit Pierre, mais ces autres vagissements?... D'un bond, il fut dans la chambre de Perrine. Et là, il vit sur le lit de sa soeur un petit enfant au maillot. Dans un fauteuil, plus loin, la Normande faisait sauter sur ses genoux petit Pierre, qui, à la vue de son père, se mit à pousser des cris joyeux et lui tendit les bras.

Charlot le saisit, le pressa contre lui avec tendresse, puis fit signe à la Normande de le laisser seul.

Perrine frappa à la porte de la chambre, une demi-heure plus tard. Elle ne reçut pas de réponse. Elle attendit quelques secondes, frappa de nouveau, puis pénétra. Qu'aperçut-elle? Charlot agenouillé près du lit et sanglotant avec une violence qui le secouait tout entier. Bébé Pierre dormait près du nouveau-né, qui ne s'était pas réveillé malgré toutes les allées et venues.

Avec un cri de pitié, Perrine courut à son frère. Elle l'obligea à se relever, à s'installer sur le fauteuil; puis, elle se glissa à ses pieds. Sa voix tendre s'éleva.

— Mon frère, mon frère, comme ta peine retombe sur mon coeur!... C'est l'heure pourtant d'oublier nos propres chagrins. Tu le sais bien, nous devons aider à celle qui va nous quitter... Elle est bien courageuse. Mais ta vue sera une suprême épreuve pour elle... Charlot, tout à l'heure, elle a tout de suite deviné, en voyant ma figure plus animée qu'à l'ordinaire, que quelque chose était survenu... Elle ne sait pas cependant que tu es déjà ici. Elle t'attend... un sourire si triste sur les lèvres... "Je reverrai encore une fois Charlot, merci, mon Dieu!" a-t-elle murmuré. Je dois l'avertir dès que tu approcheras. En ce moment, je suis censée guetter à la fenêtre ce qui se passe au dehors... Cela ne va pas un peu mieux, Charlot?... Je te reste, moi, frère. Je t'aime tant aussi...

— Je me sens brisé... Perrine, pourquoi suis-

je si malheureux?... Deux fois, l'amour m'a pris tout entier. Deux fois, on me ravit, avec quelle cruauté, ce qui m'est plus cher que la vie...

— Mon pauvre Charlot... Vois, tout de même, quels trésors te restent!

Et Perrine, se levant, vint caresser les joues des deux bébés. Le nouveau-né se mit à geindre. Perrine le prit entre ses bras et revint s'asseoir aux pieds de son frère. Elle lui fit voir la petite tête aux cheveux dorés.

— C'est une belle enfant, Charlot, ta dernière née, n'est-ce pas?

— Oui, fit Charlot, qui la regardait, tandis que deux larmes glissaient sur ses joues.

— Elle s'appelle Perrine, comme sa vieille tante et marraine, fit la jeune fille en pressant la petite figure contre sa joue.

— Quand est-elle née? demanda Charlot.

— Il y a huit jours. Sa maman fut bien heureuse à son arrivée. Rien ne faisait prévoir de complications à ce moment-là. Lise n'a pris froid qu'avant-hier, Charlot. Mais une fluxion de poitrine dans l'état de faiblesse où elle se trouve, ne peut que faire son oeuvre de mort, hélas! Tu ne le comprends que trop, mon frère?

— Je ne veux rien comprendre... Je sens une révolte soudre en moi... Cette petite, Perrine, sa vue me fait mal... Eloigne-toi avec elle. J'ai peur de lui en vouloir toujours... Elle est cause de tout.

— Charlot, ne parle par ainsi! Tu déraisonnes.

— Perrine, je veux voir Lise.

— Bien. Je vais appeler la Normande. Elle prendra soin des bébés. Quant à toi, baigne tes yeux gonflés. "Épargnez à votre malade toutes les émotions que vous pourrez, a dit le médecin, sinon sa vie s'en abrégera chaque fois d'autant"... On frappe, Charlot, à la porte de la maison. Ce doit être André de Senancourt. Tant mieux. Je vais te l'envoyer, tandis que je préparerai Lise à te revoir tout de suite.

— Non, Perrine. Va seulement chez Lise. Je m'occuperai du reste. Je modère mal mon impatience d'être auprès de ma femme... de la tenir dans mes bras, de l'arracher à la mort.

Charlot, le front pâle, les yeux douloureux, suivit des yeux sa soeur qui entra chez la malade; puis, il appela la Normande et courut ouvrir à André de Senancourt. Le médecin l'accompagna.

— Comment va Lise? demanda André aussitôt que Charlot eut accueilli le médecin.

— Je ne l'ai pas encore vue. Perrine ne l'a pas permis. Elle est d'une cruauté... murmura

assez bas Charlot, les yeux à terre, triste, infiniment triste.

— Elle a eu raison, la sage enfant, prononça le médecin. Il rangeait sur une table quelques instruments et une bouteille d'un précieux médicament, à en juger par les précautions prises pour mettre le flacon en sûreté et en équilibre.

A ce moment, Perrine sortit de la chambre. Elle vit le médecin.

— Docteur, dit-elle, Lise sait que Charlot est dans la maison. Elle ne veut pas attendre plus longtemps pour le...

Avec un cri, Charlot se précipita vers la chambre. Le médecin haussa les épaules.

— Laissez-le agir comme il l'entend, dit-il.

Quelle entrevue! Charlot avait d'abord serré en silence entre ses bras le corps faible de sa femme. Puis, à genoux près du lit, il la regardait avidement. Qu'elle était pâle, livide même! Ses mains si jolies, si fines, si parlantes, étaient moites, glacées; elles demeuraient inertes entre celles si frémissantes de son mari.

La malade parla enfin, mais de quelle voix méconnaissable.

— Mon ami, Dieu est bon..., je vous revois... Je mourrai... vous ayant à mes côtés, vous regardant jusqu'à la fin... jusque... sur le seuil... de l'éternité!

— Lise, ne dis pas ces choses qui me torturent. Toi, mourir! Je saurai bien t'empêcher de me quitter.

— Non, Charlot. Il ne doit se dire que... la vérité entre nous... Je m'en vais... en plein bonheur...

Une larme glissa des yeux éteints. Elle tomba sur la main de Charlot. Avec un gémissement celui-ci s'abattit sur le lit et un sanglot le secoua. Mais il se redressa bien vite, se reprochant ce mouvement de faiblesse.

— Lise, dit-il, le médecin est ici. Il va tenter l'impossible pour te sauver. Je vais le lui ordonner. Tu es résignée. Tu acceptes le calice. Mais moi, moi, mon sacrifice n'est pas fait. Je veux que tu vives... Nous sommes trois maintenant à avoir besoin de ta tendresse.

La malade sourit. Elle posa sa main tremblante sur la tête de son mari.

— Tu as vu... notre belle petite... Elle ressemble à ta soeur.

— Je trouve qu'elle a tes yeux, ton front.

— Elle te rappellera mon souvenir... Aime-la bien, Charlot...

— Lise, tais-toi. Par pitié!

— Dieu nous impose la douleur d'une séparation... Il faut, *il faut* courber la tête, adorer sa volonté.



Charlot, quand je serai partie...

— Que ferais-je sans toi?... Ah! quel remords de t'avoir quittée... Ma présence aurait pu conjurer ce malheur...

— Non, Charlot. Sois en paix. Tu as rendu service héroïquement... Je le sais... Je le vois... Comme tu es maigre... tes yeux brûlent comme... si tu avais... la fièvre.

— Ne t'occupe pas de moi, Lise. C'est toi, toi qu'il importe de sauver.

— Charlot, quand je serai partie... écoute ce que te recommandera Perrine... Elle t'aime presque autant que moi. Elle est avisée et... juge bien... de toutes choses.

— Lise, tu ne vois donc pas ma détresse. Pourquoi continuer de me parler ainsi?

— Puis, Charlot, reprit avec un peu plus de difficulté la malade, ignorant toutes les interruptions, aime les petits doublement... pour toi et la petite maman... partie si tôt...

— Lise, ma Lise, gémit Charlot, en se levant et en la prenant tendrement dans ses bras.

— Comme je t'aime, Charlot!... Comme je te suivrai de là haut...

La jeune femme ferma les yeux un moment. Elle les ouvrit soudain tout grands. De l'inquiétude s'y montrait.

— Qu'y a-t-il, mon amour? demanda Charlot.

— Je songe à André... Tu connais son secret. Mon pauvre frère! Que deviendra-t-il?

— Tes petits, toi et moi, ne sommes-nous pas toute sa famille?

— Oui, mais moi partie... Qui sait?... Oh! Charlot... je t'en prie, veille... sur André. Ne le laisse pas retourner en France. Il serait si seul!... Ah!... si Perrine pouvait en venir... à l'aimer... un peu seulement!

— Lise, il s'accomplit des miracles, parfois, dans un noble cœur comme celui de ma soeur. Elle reconnaîtra un jour la valeur d'un homme tel qu'André. Et lui, son amour l'inspirera à l'heure propice. J'ai confiance, moi, lorsque je pense à eux.

— Tu me fais... du bien... Charlot! N'oublie pas mon dernier vœu... le bonheur d'André par Perrine... Oh! je sens que je dormirais bien volontiers... si cette oppression cessait...

— J'appelle le médecin, Lise.

— Ne me quitte pas, Charlot... Jt t'en prie.

— J'entr'ouvrirai la porte seulement, je ferai un signe...

— C'est bien. Tourne-moi du côté de la porte. Je ne veux pas te perdre de vue.

Le médecin fit un long et minutieux examen, aidé de Perrine et parfois de Charlot, dit un mot d'encouragement à la malade, puis ressortit, suivi de Perrine. André de Senancourt s'approcha.

— Eh bien! docteur? demanda-t-il.

— La fin s'en vient... approche de plus en plus. Mes pauvres amis, courage!

— Vous reviendrez ce soir? dit Perrine. Il me semble que la vue de mon frère peut encore faire des prodiges, opérer une résurrection.

— Hélas! Je le voudrais.

— Docteur, je vous accompagne jusque chez vous. L'air me manque, ici, fit André de Senancourt en cachant, par un suprême effort, toute la détresse qu'il ressentait.

— M. de Senancourt, pria Perrine, ne nous laissez pas seuls, Charlot et moi, ce soir. Promettez-moi de revenir.

— Pourquoi me prier sur ce ton de revenir? répliqua avec un peu d'amertume le jeune homme. Vous n'avez qu'à m'exprimer un désir, Mademoiselle, et je m'y rends aussitôt. Je serai ici de bonne heure, ce soir. D'ici là, si quelque changement se produit, faites-moi avertir.

— Merci, fit Perrine, en lui tendant la main. Le jeune homme feignit de ne pas voir ce geste. Il salua, ouvrit la porte au vieux médecin, puis tous deux quittèrent la maison.

Perrine, un peu confuse, triste jusqu'au fond du cœur, retourna dans sa chambre. Bébé Pierre dormait encore. Le nouveau-né geignait beaucoup, au contraire. Perrine l'enleva des bras de la Normande et se prit à le promener. L'enfant se calma peu à peu. La Normande sortait sur le bout des pieds lorsque Charlot entra tout à coup.

— Perrine, dit-il, Lise dort. Elle m'a dit qu'un si grand calme régnait dans son cœur depuis qu'elle m'avait parlé, et surtout parce qu'elle savait que j'étais revenu près d'elle,

qu'elle se sentait mieux, vraiment, qu'elle allait essayer de dormir. Et... en effet, elle a fermé les yeux, a joint les mains et le sommeil l'a prise... Crois-tu que ce repos peut lui être salutaire? Qu'a dit le médecin tout à l'heure?

— Mon pauvre Charlot... que pouvons-nous te dire. Lise est entre les mains de la Providence.

— Mon Dieu! mon Dieu! Si jeune, si douce, si aimée... Oh!... entends-tu, Perrine, le Père Jérôme Lalemant qui entre... Il ne vient pas pour...

— Elle a été administrée, il y a deux jours, Charlot. Comme elle a fait généreusement le sacrifice de sa vie!... même celui de te revoir... Mais Dieu lui a épargné cette suprême douleur.

— Je retourne auprès de Lise. Je prends cette petite porte à gauche. Sois bonne, Perrine. Va recevoir à ma place le Père Lalemant. Vous entrerez tous les deux, dans quelques instants, auprès de notre malade.

— Certes! Car la vue du Père Jérôme, qui est heureusement à Montréal depuis une dizaine de jours, fait beaucoup de bien à Lise. Elle admire cette sereine et claire intelligence; elle trouve un appui en l'âme compatissante du Jésuite qui la visite deux fois par jour depuis qu'elle est tombée malade.

Perrine causait depuis à peine cinq minutes avec le Père Lalemant lorsqu'un cri poussé par Charlot les fit se diriger aussitôt vers la chambre de la malade. Perrine y entra la première. Elle courut à Charlot. Fou de douleur, celui-ci étreignait la forme inanimée de Lise. Du sommeil qui l'avait prise si doucement tout à l'heure, elle était passée à cet autre grand sommeil dont on ne se réveille plus. La mort était venue saisir la jeune femme alors qu'elle souriait encore, avec quelle tendresse d'éternité toute proche, à Charlot, son mari bien-aimé, revenu pour l'adieu suprême, que son cœur avait désespéré de ne pouvoir faire.

Le Père Jérôme examina la jeune morte; puis, il s'agenouilla près d'elle quelques instants. Perrine l'imita, la main dans la main de son frère, de Charlot dont la forme prostrée ne bougeait plus près du lit.

Puis, le Père, se relevant, s'approcha de Charlot, mit doucement la main sur sa tête et dit à mi-voix: "Mon enfant, un chrétien ne s'abandonne pas ainsi à la douleur. Courage! La jeune femme que vous aimiez est maintenant près de Dieu... Soyez aussi généreux qu'elle.. Faites le même sacrifice qu'elle s'est imposé... Vous avez des devoirs sacrés à remplir... à remplir seul maintenant.. Allez pleurer près de votre

soeur, dont l'affection vous reste. Je puis demeurer une heure à prier ici. Allez, allez, tous deux... Faites les choses nécessaires, hélas! quand la mort frappe..."

Mais Charlot ne voulut pas y consentir. Malgré sa fatigue, au retour d'un long voyage exténuant; malgré la douleur qui étreignait avec violence tout son être, il refusa de s'éloigner durant toutes les premières heures de la séparation. Celle qui l'avait aimé plus qu'elle-même, plus que tout, vraiment, sur la terre, fut veillée jalousement, cette nuit-là, par le jeune mari à l'esprit et au cœur brisés.

Et ce fut la vaillante Perrine qui s'empressa à son ordinaire de tout ordonner et accomplir pour la consolation de chacun: depuis les derniers devoirs à rendre à la jeune morte, jusqu'aux soins à donner aux petits enfants sans mère, jusqu'à la tendresse à manifester à son frère et la sympathie à témoigner à André de Senancourt.

Et si Perrine pleura ce nouveau grand malheur qui atteignait son existence, ce fut à l'insu de tous, dans le secret de sa chambre, agenouillée auprès du crucifix de vieil ivoire qu'elle aimait. N'avait-il pas vu mourir, ce Charlot douloureux, une autre maman, aussi douce, aussi jeune, aussi angoissée que sa belle soeur? Et cette jeune mère, se disait dans un sanglot Perrine, n'était-ce pas la sienne et celle de Charlot? "Mon Dieu, mon Dieu, implorait Perrine, ayez pitié de ceux qui restent, des petits vivant sans cet ineffable bonheur de posséder, de chérir durent de longues années, une maman, celle dont l'amour si parfait se rapproche souvent de l'amour de Dieu même."

Marie-Claire DAVELUY

(Fin de la première partie.)

N. B. — La deuxième partie aura pour titre: *Le cœur de Perrine.*

POUR RIRE

Un missionnaire monte dans un tram et se trouve assis entre deux polissons qui parlent haut et gras exprès. Il veut quitter son siège. "Restez donc, mon Père, dit l'un des vauriens avec un gros rire. Vous êtes comme Notre-Seigneur entre deux coquins!"

Le missionnaire—Oui, mais je suis plus mal pris que lui!

—Comment ça? demande l'autre surpris.

Le missionnaire—C'est que je serais embarrassé de trouver le bon!

Le Feu de la Saint-Jean

Cette coutume du feu de la *Saint-Jean* remonte aux premiers jours de la Nouvelle-France. Les *Relations des Jésuites* de 1636 y font allusion.

En 1646, à Québec, le 23 juin au soir, "sur les huit heures et demie, M. de Montmagny mit le feu au bûcher. Lorsqu'il le mettait, le Père Jérôme Lallemant chanta l'oraison... On tira cinq coups de canon et on fit deux ou trois fois la décharge du mousquet.

Le roi de France "ne dédaignait pas cette occasion de recueillir les vivats de l'enthousiasme populaire; il mettait le feu avec une torche de cire garnie de deux poignées de velours rouge. Et la flamme allumait l'explosion des cris et des acclamations. Puis, il entra à l'hôtel de ville où on lui avait fait préparer une collation".

Au Canada, les feux de la *Saint-Jean* suscitent un grand enthousiasme parmi le peuple. Un dignitaire ecclésiastique vient bénir le bûcher auquel Son Honneur le maire ou son représentant met le feu. Les applaudissements des spectateurs crépitent en même temps que la flamme consume l'immense bûcher que la *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal* fait construire au parc LaFontaine.

La flambée, même lorsqu'il pleut, est magnifique. Il est minuit et le feu parfois n'est pas encore éteint.

maison, referme la porte avec fracas et disparaît dans la nuit.

Il arrive à une voie ferrée toute bordée de broussailles. C'est le chemin que son ennemi prend, depuis des années, pour rentrer chez lui. Là, il se glisse à travers les arbustes et se cache derrière une souche.

Arrive, canaille, que je te couche sur les traverses de ce chemin de fer, murmure-t-il. Les trois trains de nuit achèveront mon oeuvre; demain, les employés ne ramasseront qu'une masse sanglante.

L'ennemi s'approche... L'assassin le met en joue, pose le doigt sur la détente de son fusil et...

Ding... ding... dong... C'est l'angélus du soir qui résonne; il tressaille. Tout son sang de chrétien bouillonne dans ses veines. En entendant les notes claires de la cloche, les joies et les malheurs de son existence passent devant ses yeux: sa première communion, son mariage, le glas de ses vieux parents, le baptême de ses enfants, l'angélus du soir si souvent récité en famille. Les notes de l'angélus touchent ce cœur de bronze; il se sent ému.

Lentement, il abaisse son arme, puis s'agenouille en disant:

Pardon, mon Dieu, pardon!

Son ennemi va son chemin sans même soupçonner qu'il vient d'échapper à la mort.

Le bûcheron se relève et retourne à sa maison l'âme consolée et en paix.

L'Angélus et l'Assassin

Six heures!

Viens, mon vieux fusil, viens abattre un misérable qui a déshonoré ma famille.

Et le bûcheron sort avec précipitation de sa

—Garçon, le canard sauvage que je vois sur la carte, c'est bien du canard sauvage, au moins?

—N'en parlez pas, monsieur! Tellement sauvage qu'il a fallu lui donner la chasse pendant plus d'une demi-heure dans la cour avant de le pincer.

BONNES VACANCES!

Garçonnetts, fillettes, collégiens, étudiantines, vos examens, cause de tant de soucis en cette fin d'année scolaire, seront bientôt choses du passé! Souvenirs!

Encore quelques jours d'un travail ardu et de *beaux prix* seront la récompense de votre labeur et de votre application. Puis vous serez libres, libres pour huit semaines!

Ce temps des vacances ne doit pas vous faire rompre avec vos livres, vos plus fidèles amis. Adonnez-vous à la lecture; surtout, n'oubliez pas votre fidèle compagnon l'*Oiseau bleu*.

JOYEUSES VACANCES!

LE COIN DU PHILATÉLISTE

Près de 60,000 timbres inscrits aux catalogues

Le bilan de 1935 — Record britannique — Le port du Canada — En faveur d'un musée postal

On calcule qu'à la fin de 1935, le nombre total des timbres émis depuis leur création, en 1840, s'élève à 59,038, y compris les variétés majeures, soit pour 1935, une augmentation de 2,168. Quand toutes les émissions auront été cataloguées, on prévoit que l'ensemble atteindra environ 60,000.

L'Empire britannique, pour une fois, bat le record avec 250 dénominations différentes, soit 10 pour cent du total mondial, lancées par les Dominions et les colonies de la Couronne à l'occasion du jubilé de George V. Les seules ventes faites par les agents des colonies à Londres se sont élevées à plus d'un milliard de timbres, soit 30 millions de plus que les prévisions les plus optimistes. Ces séries, la plupart à un seul dessin — le château de Windsor, comme on le sait — ont fait fureur et l'engouement ne semble pas devoir cesser de sitôt.

Les postes canadiennes de leur côté figurent en bonne place en cette année 1935 avec 6 timbres du Jubilé, 11 timbres ordinaires, 2 port dû, 1 exprès et 1 avion, ces 15 derniers devenus nécessaires par suite de l'octroi du contrat d'impression à un nouvel imprimeur, en remplacement des timbres réguliers la plupart datant seulement de 1932, soit un total de 21 vignettes dont 10 de double format.

* * *

Au cours de l'année le Canada a été particulièrement mis en vedette par suite de la découverte de la variété dite de "la larme d'Elisabeth" fort remarquée des philatélistes et malheureusement aussi des faussaires — sujet dont nous avons parlé en détail.

À part ce fameux timbre, les plus recherchés du Canada en ces dernières années sont:



NORVEGE

Timbre de l'effigie de Fridtjof Nansen, le grand explorateur des régions polaires, et dont nous avons parlé le mois dernier.

AUSTRALIE

Commemoratifs en 2 dénominations émis à l'occasion de l'inauguration d'un câble sous-marin entre l'Australie et la Tasmanie. On y représente Amphitrite, femme de Neptune. ...



1932—La série de 3 de la Conférence impériale d'Ottawa; les 8c et 13c de l'émission ordinaire maintenant désuète; les deux avions: 6 sur 5 et celui de la Conférence impériale—nous ne parlons pas de ce même timbre avec la surcharge à l'envers et dont l'origine, que nous avons retracée dans le temps, est plutôt louche.

1933—Tous les commémoratifs: 5c, Congrès de l'Union Postale, vue du Parlement à Ottawa; Exposition de Régina, 20c surchargés; 5c, Royal-William;

1934—Tous les commémoratifs: 3c, Jacques Cartier — les collectionneurs français en raffolent; 10c, Empire Loyalist et 2c, Nouveau-Brunswick, qui est déjà l'objet d'une plus-value sensible;

1935—le 10c, château de Windsor et 13c, yacht *Britannia*, de la série du Jubilé; les 10c, 13c et 20c et plus encore le 50c et \$1 de la série en cours pour lesquels les demandes affluent. Tous ces timbres étant destinés à servir plusieurs années,—supposons-nous—il sera relativement facile de les obtenir à un prix raisonnable à la condition de prendre patience.

* * *

La plupart des nouveautés de l'année, ainsi qu'il est de mode depuis déjà assez longtemps, sont des commémoratifs ou d'émissions d'un caractère spécial nullement prévu par les divers pays lors de la création des vignettes adhésives postales. Tout le monde s'est laissé prendre à ce jeu vite poussé, en certains pays, telles l'Italie et la Russie, à un véritable abus.

Cette exploitation — il n'y a pas d'autre mot — semble devoir continuer jusqu'au jour où le collectionneur trouvera qu'il en a assez.

* * *

M. René Caillaud continue à agiter dans la *Tribune Postale* la question de la création, à Montréal, d'un musée. Nous faisons nôtre ce plaidoyer de ce confrère.

M. Caillaud énumère quels objets peuvent figurer dans un musée postal: des tableaux exposant et illustrant l'histoire de la Poste à travers les âges depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, et plus particulièrement, dans le cas de Montréal, l'histoire de la Poste dans

la province de Québec et au Canada; des maquettes, modèles réduits, photographies; dessins représentant les divers modes de transport du courrier dans les différents pays du monde dans les temps passés et à l'époque actuelle; des collections de timbres-poste, avec illustration de leurs procédés de fabrication; anciennes correspondances datant d'avant l'existence des enveloppes; les uniformes de facteurs et costumes de postillons; les sacs postaux, boîtes à lettres; casiers de distribution, diligences d'autrefois qu'on appelait encore malles-poste, traîneaux à chiens, avions, sceaux et cachets oblitérateurs, modèles miniatures de l'extérieur et de l'intérieur de bureaux de poste, etc., etc.

Cette énumération incomplète révèle qu'il est facile de constituer un riche musée, rien qu'avec des objets se rapportant à la Poste.

Quant à l'utilité d'un musée postal, à l'intérêt qu'il peut soulever dans la population et à ses effets favorables sur le public, plusieurs pays en ont fait la preuve.

Ainsi le musée postal de Berlin, fondé vers 1870, occupe aujourd'hui un vaste édifice, réparti en 36 salles, sur trois étages. Il est visité annuellement par 100,000 personnes. On organise souvent d'avance des visites par groupes auxquelles prennent part des enfants des écoles, des élèves plus âgés, des membres d'associations diverses. On y donne des démonstrations et on y fait dérouler sur l'écran un film montrant les différents services de la poste en Allemagne.

"Le musée postal d'État, dit un rapport officiel, éduque le public et il a une influence favorable sur les relations entre le public et le Département des Postes... Le public acquiert ainsi une meilleure compréhension du fonctionnement des Postes, ce qui l'amène, comme conséquence, à une union plus étroite avec elles".

Souhaitons que les autorités postales canadiennes imitent cet exemple pour le plus grand bénéfice du public et aussi du trésor national, car mieux les multiples services de la poste seront compris, plus ils seront utilisés.

* * *

La Tchécoslovaquie doit émettre en mai un timbre à l'occasion du centième anniversaire de la mort de Karel Hynek Ma-



ALLEMAGNE

Deux valeurs — 50 et 75 pf — marquent le lancement du nouveau dirigeable "Hindenburg" qu'on voit ici en plein vol, et que, comme on le sait, a accompli récemment deux traversées de l'Atlantique avec grand succès.

cha, poète de la période romantique, dont nombre d'oeuvres ont été traduites en plusieurs langues.

Ce même pays lancera au cours de l'année une série aux effigies de plusieurs de ces fils distingués dont celles de l'ancien président, Thomas Garrigue Masaryk; du président actuel, le docteur Édouard Benes; du héros de la guerre, Milan Stefanik, collaborateur de Masaryk et de Benes dans la lutte pour l'indépendance de la Tchécoslovaquie, et, enfin, de Jean Amos Komensky, le fameux grammairien morave, connu des lettrés sous le nom de Comenius et qui vécut de 1592 à 1671. Enfin, pour la fin de 1936, paraîtra une nouvelle série de paysages et de monuments ayant pour objet de mieux faire connaître à l'étranger les beautés du pays tchécoslovaque. **Phil ATHELY**

Nouveautés - Actualité

* veut dire neufs — † série complète.

CURIOSITE MACABRE

8†* — **SERBIE**, 1934 — Couronnement Pierre Ier — Double portraits — en les plaçant tête-bêche apparaît le masque du roi assassiné — dessin habile voulu par la reine en guise de revanche. Rare, \$1.25

AUBAINE RARE

4†* - **Italie**, 1923 — Commémor. du 3ème centenaire de la Cong. de la Propag. de la Foi — Seuls timbres au monde à l'image de Notre-Seigneur. — Dans des médaillons portraits de Grégoire XV, Ste Thérèse, S. François d'Assise et S. François Xavier. Très spécial..... \$1.00

EMISSIONS RECENTES

3* - **Belgique**, 1935 — Deuil reine Astrid, 10, 25 et 35c..... .12

2* - **Chili**, 1935 — Poste aérienne, 10 et 15c.05

2 - **Hongrie**, 1935 — Cardinal Pazmany et sign. Charte univ. Budapest .10

7† - **Indes**, 1935 — Jubilé Geo. V. — Monuments divers — 1 à 8a. — Très recherchés 1.00

4* - **Mozambique Cie**, 1935 — Poste aérienne, 5 à 20c..... .10

4† - **Norvège**, 1930 — St-Olaf au combat, cathéd. Trodhjen, mort du saint, 10 à 30c..... .15

6 - **Roumanie**, 1935 — Carol, effigie grand format, profils divers.... .10

7 - **Tchécoslovaquie** 1934-35 — Commémoratifs: Smetana, Dvorak, Masaryk, Hymne national, monument Arras, Stefanik10

2 - **Tchécoslovaquie** 1935 — SS. Cyrille et Méthode, 50h et 1k .05

Port en plus sur commande de moins de \$1

Bazar Postal, B'te poste 4020, Montréal

Concours Mensuels

CONCOURS DE JUIN-JUILLET 1936

- 1 — Corrigez:
- Cahier *loose-leaf*;
 - Apportez-moi un *wrench*;
 - deux *cocotiers*;
 - une *cruche empaillée*.
- 2 — Quel est l'auteur de:
- Les Holocaustes*;
 - Ce que l'on grave sur le bronze*;
 - Dictionnaire du bon langage*.
- 3 — Métagramme:
- Avec un D, je suis une sorte de faux à manche court;
- Avec un C, je suis voisine de la perdrix;
- Avec un B, je suis une sorte de récipient ordinairement en bois;
- Avec un T, je suis un petit morceau de bois sur lequel les boulangers marquent par des incisions la quantité de pain vendu à crédit à leurs pratiques.

Faire tenir ses solutions au plus tard le 25 juillet à —

L'OISEAU BLEU
1182, rue Saint-Laurent,
Montréal, P. Q.
Canada.

Concours de juin-juillet 1936.

Résultat du concours de mai 1936

- 1—Q. Nommez les principales parties de la machine à coudre (7 au moins).
- R. La *tête*, le *fuseau* ou *rouleau*, le *volant*, le *dévidoir*, le *bâti*, la *roue motrice*, la *pédale*.
- 2—Q. Quelle différence y a-t-il entre un *voyageur* et un *passager* ?
- R. La personne qui prend le train ou le tramway est un *voyageur*; un *passager* est celui qui voyage en bateau ou en avion.
- 3—a) Corrigez: l'*ingénieur* de la locomotive. C'est le *mécanicien*, le *machiniste*.
- b) Une *traverse* à niveau. C'est un *passage* à niveau.
- c) *All aboard*. En *voiture*!
- d) La *plate-forme* de la gare. Il faut dire le *quai* de la gare, l'*embarcadère* ou le *débarcadère*.

* * *

L'*Oiseau bleu* aime citer à l'ordre du jour ceux-là et celles-là qui ont tenu ferme jusqu'au bout: le *Pensionnat des Soeurs de Sainte-Anne*, de Saint-Gabriel-de-Brandon, comté de Berthier, l'*Institution du Chanoine-Beaudet*, de Saint-Pascal, comté de Kamouraska, le *Pensionnat de Sainte-Anne-des-Plaines*, comté de Terrebonne, l'*École Sainte-Cécile*, à Montréal, l'*Académie Notre-Dame* à Saint-Sauveur, Québec, etc., etc. La *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal* exprime sa reconnaissance aux zélées institutrices qui n'ont pas hésité, en dépit d'une tâche parfois lourde, à recommander l'*Oiseau bleu*, ses concours, ses rubriques variées, ses récits historiques, ses contes, son feuilleton, à l'attention de leurs élèves. Le Directeur de l'*Oiseau bleu* a beaucoup apprécié cette intelligente et efficace collaboration.

Le tirage au sort a favorisé:

Mlle Lucile Larivière
2350, rue Sherbrooke est
Appartement 10, Montréal

M. Wilfrid Lemieux
Henryville, P.Q.

Mlle Jeanne-d'Arc Godbout
132, avenue des Oblats
Saint-Sauveur, Québec
Académie Notre-Dame

Mlle Jeannine Lefebvre
Saint-Gabriel-de-Brandon
Comté de Berthier, P.Q.
Pensionnat des Soeurs de Sainte-Anne

Mlle Pauline Saint-Jacques
7120, rue Clarke, Montréal
École Sainte-Cécile

Mlle Jacqueline Roy
138, chemin de Chambly,
Longueuil, P.Q.
Pensionnat de Longueuil

Ces heureux gagnants ont déjà reçu la prime de cinquante sous qu'ils ont méritée.

Pourquoi?

On demandait à un homme d'esprit pourquoi il avait la barbe noire et les cheveux blancs.

—Belle demande! dit-il, malicieusement, comme si mes cheveux n'avaient pas vingt ans de plus que ma barbe.

—

Quelle est votre profession?

—Inventeur.

—Quelles sont vos inventions.

—Je n'ai rien inventé, mais....je cherche.

TABLE DES MATIÈRES

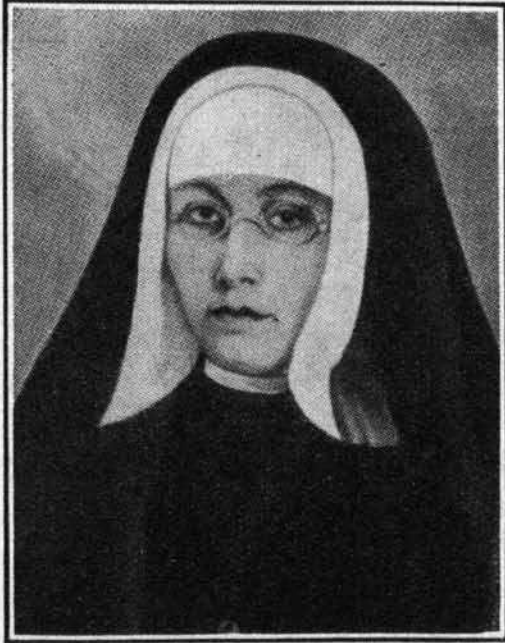
Achetons chez nous.....	<i>Albert Nerviens</i>	93
A l'origine de l' <i>Oiseau bleu</i>	<i>Marie-Louise d'Auteuil</i>	131
Amusons-nous.....	13, 35, 45, 154, 175, 207, 226, 229, 234, 244,	268
Appel de Mairaine Odile.....		132
Au Tableau d'honneur des propagandistes.....	133, 164, 253,	283
Avant-Gardes de l'A.C.J.C.....	5, 37, 67, 99, 155, 188, 220,	239
Bonne et heureuse année.....	(<i>Illustration</i>) <i>L'Oiseau bleu</i>	130
Bonnes vacances!.....		313
Bons mots.....	40, 44, 130, 132, 171, 203, 214, 238, 275,	303
Brébeuf (Le Père Jean de).....	<i>Illustration</i>	63
Catcadette.....	<i>J.-M. Nérès</i>	227
Ce que l'on grave sur le bronze.....	<i>Etienne de Lafont</i>	27, 59, 82, 114, 148, 180, 213, 250, 264, 291
Chorale des Saints Martyrs Canadiens.....		26
Concours littéraire.....	<i>Le Directeur</i>	72, 132, 232
Concours mensuels.....	30, 61, 94, 126, 154, 187, 222, 254, 285,	316
Conte de Noël.....	<i>Marie-Rose Turcot</i>	100
Cordial merci.....	<i>Le Directeur</i>	132
Correspondance.....	<i>Cousine Fawette</i>	19, 52, 78, 110, 147, 179, 211, 244, 274, 307
Deux pauvres petits enfants.....	<i>Hortense Dulac</i>	117, 142, 169, 201, 233, 269, 297
Deuxième voyage de Jacques Cartier au Canada.....	<i>Thérèse Tanguay</i>	34
Égoïsme.....	<i>Cousine Fawette</i>	77
En badinant sur les lettres.....		2
En route vers la fortune.....	(<i>Illustration</i>) <i>Viator</i>	162
Entre nous.....	<i>Cousine Fawette</i>	109
Erreur de calcul.....		44
Friands d'éloquence.....	<i>E.-Z. Massicotte</i>	45
Hommage à la première éducatrice de Ville-Marie.....	<i>G. de l'Espoir</i>	2
Hommage aux héros de 1660.....		261
Jacques Cartier — Conte historique.....	<i>Illustration</i>	34, 48
Jacques Cartier (poésie).....	<i>Pamphile Le May</i>	57
Joliette (Barthélemi).....	<i>Illustration</i>	127
Kaï.....	<i>J.-M. Nérès</i>	189
La bénédiction nuptiale.....	<i>Ariane</i>	259
Labrie (docteur Jacques).....	<i>Illustration</i>	255
La charité bien comprise.....	<i>Albert Nerviens</i>	228
Lacombe (Le Père).....	<i>Illustration</i>	287
La conversion de Mlle Berth.....	<i>E.-Z. M.</i>	86
La fermière Sans-Souci.....	<i>J.-Camille Pouliot</i>	171
La fondation de l'Institut des SS. de Sainte-Anne.....	<i>E.-Z.-M.</i>	284
La "Guide" au camp.....	<i>Cousine Fawette</i>	50
La leçon des érables (poésie).....	<i>Abbé Lionel Groulx</i>	197
La légende des roses.....	<i>Marie-Claire Daveluy</i>	68
La Moisson (poésie).....	(<i>Illustration</i>) <i>Alphonse Desilets</i>	16
L'Angélus et l'assassin.....		313
L'an neuf.....	<i>Cousine Fawette</i>	146
La Patrie (poésie).....	<i>R. P. Georges Boileau, O.M.I.</i>	290
La Sainte de Lourdes.....	<i>Cousine Fawette</i>	178
La <i>Survivance des Jeunes</i>	<i>L'Oiseau bleu</i>	261
La vengeance d'un chef Huron.....		79
Le carnet du curieux.....		140, 221
Le coin du philatéliste.....	38, 70, 125, 156, 166, 198, 230, 262,	314

L'écolier et l'écolière patriotes.....		3, 36, 78, 165
Le feu de la <i>Saint-Jean</i>		313
Le foyer (poésie).....	<i>Pamphile Le May</i>	168
Le grain de sénévé.....	(<i>Illustration</i>).....	1
Le petit théâtre durant les vacances.....	<i>Marie-Rose Turcot</i>	134
Le Questionnaire de la jeunesse (<i>Illustrations</i>).....	<i>L'abbé Étienne Blanchard</i> 14, 46, 80, 112, 144, 176, 208, 240, 272, 304	304
Les Canadiens, ça pousse partout!.....	<i>E.-Z. Massicotte</i>	29
Les Cercles des Jeunes Naturalistes.....	<i>Marcelle Gauvreau</i> 9, 41, 73, 105, 137, 172, 204, 235, 265, 299	299
Les dix commandements de l'écolier.....		290
Les Guidistes.....	<i>Marie-Rose Turcot</i>	276
Les Holocaustes (<i>Feuilleton</i>).....	<i>Marie-Claire Daveluy</i> 20, 53, 87, 119, 151, 183, 215, 245, 277, 308	308
Le triomphe du Christ.....	<i>G. Hoorndert, S.J.</i>	226
Le vieux moutin à vent.....	<i>Illustration</i>	195
L'œuf de Christophe Colomb.....		19
Lotbinière (Le marquis de).....	<i>Illustration</i>	31
Mère Marie-Anne.....	<i>Marie-Claire Daveluy</i>	296
Monument de Madeleine de Verchères.....	<i>Illustration</i>	195
"Ne le dites pas à ma mère" <i>François Hertel</i>	(<i>Illustration</i>) <i>L'Oiseau bleu</i>	66
N'est pas Valois qui veut.....	<i>E.-Z. Massicotte</i>	110
Noël! Noël! (poésie).....	<i>François Coppée</i>	98
Nos Chansons populaires.....		25, 58, 92
Parent (Étienne).....	<i>Illustration</i>	223
Pensées.....	44, 69, 76, 108, 126, 141, 147, 301	301
Pour que vive <i>l'Oiseau bleu</i>	133, 164, 302	302
Pourquoi la solidarité.....	<i>Albert Nerviens</i>	175
Pourquoi un Jean Talon?.....	<i>Albert Nerviens</i>	141
Pourquoi Salaberry à Châteauguay.....	<i>Albert Nerviens</i>	111
Pour rire.....	24, 30, 76, 140	140
Prix de <i>l'Oiseau bleu</i>		295
Propagande.....	6, 133, 164, 283	283
Récitation.....	<i>Jean Aicard</i>	261
Récréons-nous.....		276
Rions un peu.....	179, 182, 219, 221, 271, 301	301
Sac au dos, allons.....	<i>L'Oiseau bleu</i>	8
Semeurs de bonheur.....	<i>Cousine Fawette</i>	274
Si on s'en donne la peine.....		94
Souvenirs du passé.....	<i>Illustration</i>	163
Sur le Mont-Royal.....	<i>Illustration</i>	33
Sur les ailes de <i>l'Oiseau bleu</i>	<i>A. de la R. (Illustration)</i>	200
Taché (Mgr Alexandre).....	<i>Illustration</i>	191
Terre nouvelle (poésie).....	<i>Albert Ferland</i>	236
Tu as menti, Durham.....	<i>P. G.</i>	258
Un cercle d'Oisillons.....		94
Une page de jadis.....	<i>Cousine Fawette</i>	306
Une héroïne de quatorze ans.....	(<i>Illustration</i>) <i>Viator</i>	194
Une rose du Canada.....		319
Un fait vécu.....	<i>Cousine Fawette</i>	210
Un grand ami de la jeunesse: l'abbé Don Bosco.....	<i>Cousine Fawette</i>	18
Un joli conte arabe.....		4
Un jour historique.....		13
Un message de <i>l'Oiseau bleu</i>		212
Un millionnaire excentrique.....	<i>E.-Z.M.</i>	303
Un petit brave de douze ans.....		271
Vauquelin (Jean).....	<i>Illustration</i>	159
Venite, Adoremus.....	<i>Illustration</i>	97
Voyage vers.....	<i>Cousine Fawette</i>	242
Youville (la Vénérable Mère d').....	<i>Illustration</i>	95

Une page d'histoire



UNE ROSE DU CANADA



RÉV. MÈRE MARIE-ROSE

Eulalie Durocher naquit à Saint-Antoine-sur-Richelieu le 6 octobre 1811. C'est de la bouche de sa mère, femme de piété et de culture, qu'elle apprit son catéchisme. Son grand-père paternel, ancien soldat blessé à la bataille de Carillon, lui enseigna la lecture, l'écriture et l'histoire du Canada.

Cette fillette était d'un caractère docile, aimant et respectueux.

Après ses années d'études chez les *Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame*, elle tentera vainement à deux reprises d'embrasser la vie religieuse. Pendant quatorze ans, elle vivra dans le monde, mais comme une recluse, dans la pratique des plus héroïques vertus et des plus austères mortifications.

Le R. P. Telmon, O.M.I., son directeur de conscience, reconnut vite l'état d'âme particulier de Mlle Durocher et son désir ardent d'améliorer le sort des enfants privés d'instruction.

“L'une de ses grandes tristesses, c'était de constater que la grosse majorité des enfants demeuraient dans l'ignorance, faute d'instituteurs et de maisons d'école... L'instruction, c'était pour elle une question de religion autant que de patriotisme”. Ce religieux projeta de faire venir de Marseille une communauté enseignante dans laquelle entreraient sa fille spirituelle et l'une de ses compagnes, Mlle Mélodie Dufresne. Ce ne fut qu'un projet. C'est alors qu'Eulalie, inspirée de Dieu et encouragée par Monseigneur Bourget, décida de fonder une nouvelle congrégation. Le 23 octobre 1843, les deux vertueuses filles arrivèrent à Longueuil et se joignirent à Mlle Henriette Céré, institutrice de ce village. Le 23 février suivant, Monseigneur Bourget leur imposa le voile des novices et le 8 décembre, les trois fondatrices prononcèrent leurs vœux de religion dans l'église paroissiale, devant l'assemblée des fidèles.

La Congrégation des Saints-Noms de Jésus et de Marie était fondée!

Mais le sceau de la souffrance allait bientôt être apposé sur l'œuvre naissante. La calomnie et la persécution s'attaquèrent à la jeune communauté et la menèrent à deux doigts de sa ruine. La supérieure, Mlle Durocher, devenue Mère Marie-Rose, ne perdit point la paix. Au plus fort de l'orage, elle resta ce qu'elle était: douce, sereine, confiante en Dieu et dévouée jusqu'à l'oubli total d'elle-même.

Lorsqu'elle mourut cinq ans après, le 6 octobre 1849, sa congrégation connaissait déjà un merveilleux développement. Aujourd'hui, elle compte 196 établissements dont deux, avec un noviciat indigène, en Afrique du Sud et un au Japon; 3041 religieuses y donnent l'instruction à plus de 55,000 élèves.

De même que Mère Marie-Rose a su, en peu d'années, établir son œuvre sur des bases solides, de même les Canadiens français doivent-ils aujourd'hui travailler à affermir leurs entreprises économiques. *La Sauvegarde*, la seule compagnie d'assurance-vie canadienne-française, veille à la défense de leurs intérêts économiques. Il leur appartient de l'encourager. S'ils pratiquent ce devoir, ils maintiendront et développeront l'une de leurs plus importantes institutions nationales.

LIVRES de CLASSE

Classiques : canadiens,
français, latins, grecs.

Livres spéciaux pour

Commissions Scolaires

Nos catalogues sont envoyés
sur demande, aux professeurs.

ARTICLES de CLASSE

Cartes géographiques, globes terrestres
Tableaux muraux d'Histoire, de Sciences
Tableaux noirs, baguettes, brosses, craie
Cahiers d'écriture, d'exercices, de dessin
Ardoises, éponges, cloches à main, signaux
Aiguilleurs, coffrets, règles, compas, canifs
Articles et papier à dessin, peinture à l'eau
Sacs d'école, valises d'écoliers, courroies
Crayons, plumes, encres de toutes sortes
Mobillier scolaire.

54 Ouest,
Notre-Dame

GRANGER FRÈRES

Lancaster
2171

rentes viagères

RENTIER EN 1936

Autrefois, pour devenir rentier, il fallait attendre 20 ans: aujourd'hui, vous n'attendez plus que 3 mois. Voulez-vous recevoir votre rente viagère dès cette année? Quelle est la somme dont vous pouvez disposer? Nous dire aussi votre âge, car l'amortissement du capital est basé sur la probabilité de vie. En attendant, retenez bien ceci: cette rente est garantie. Avec participation. Nous allons vous l'expliquer. Au long. A titre gracieux.

avec annuités

CAISSE
NATIONALE
D'ECONOMIE

et participation

MONTREAL

55 O., S.-Jacques

HA. 3291

garanties